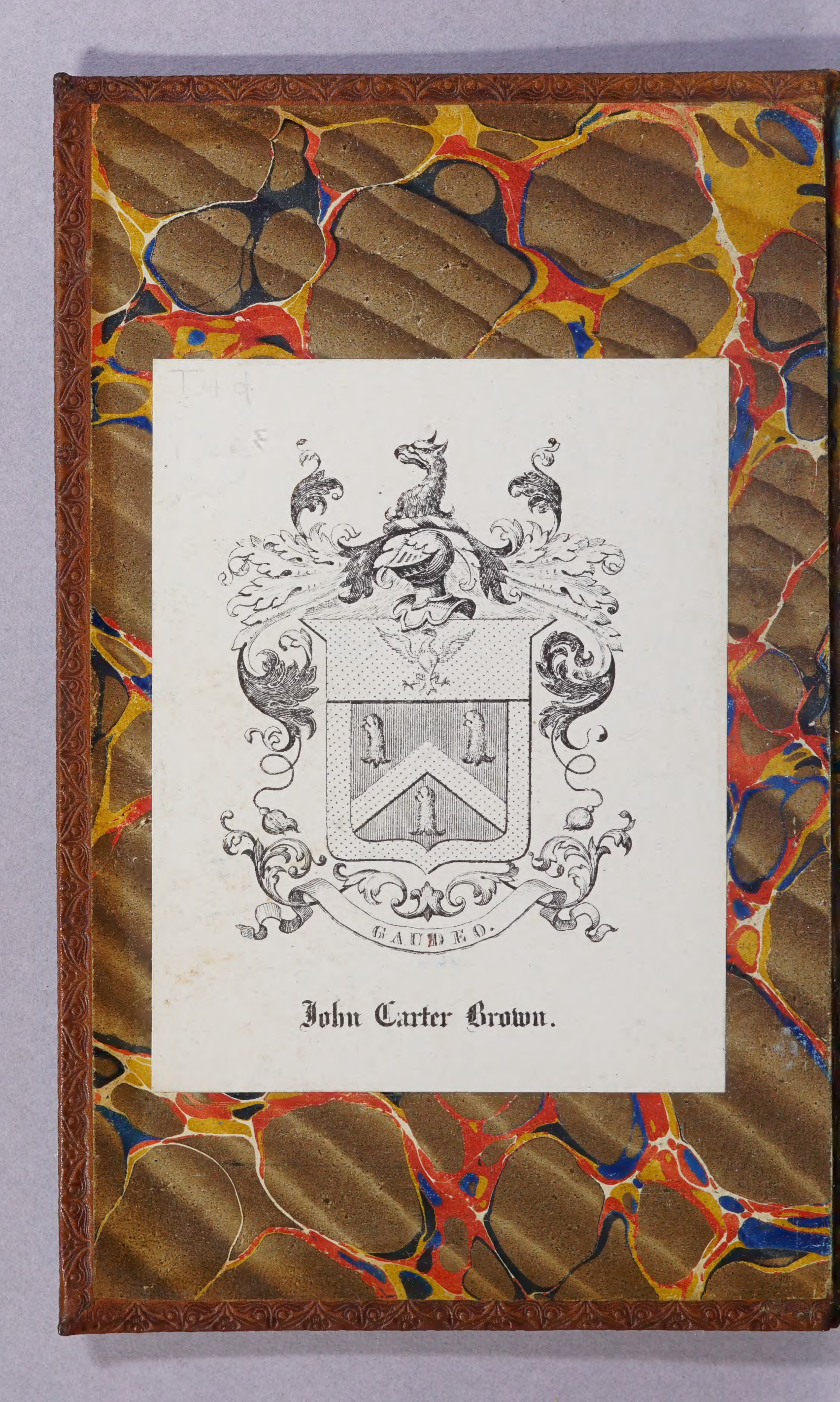
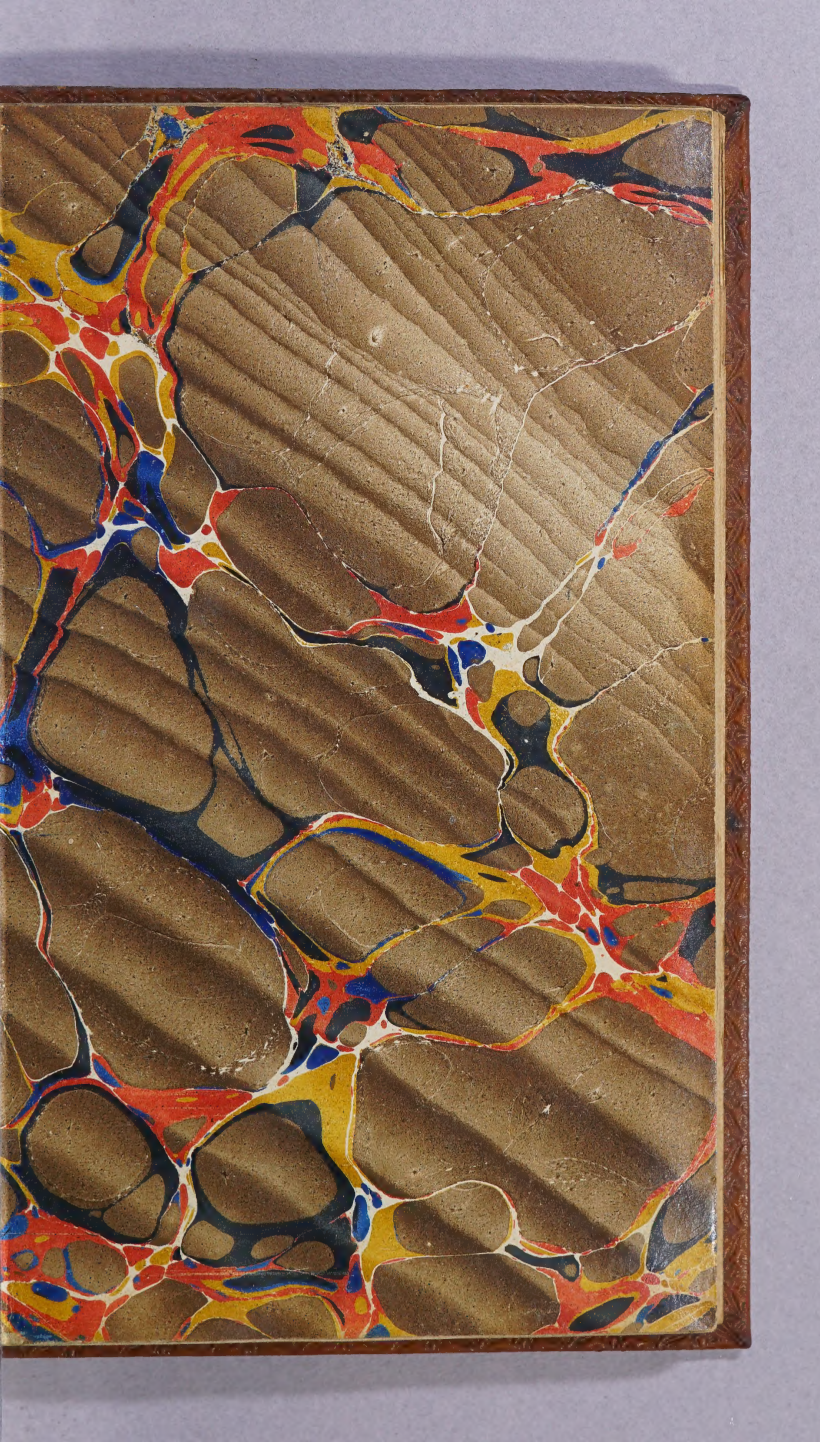
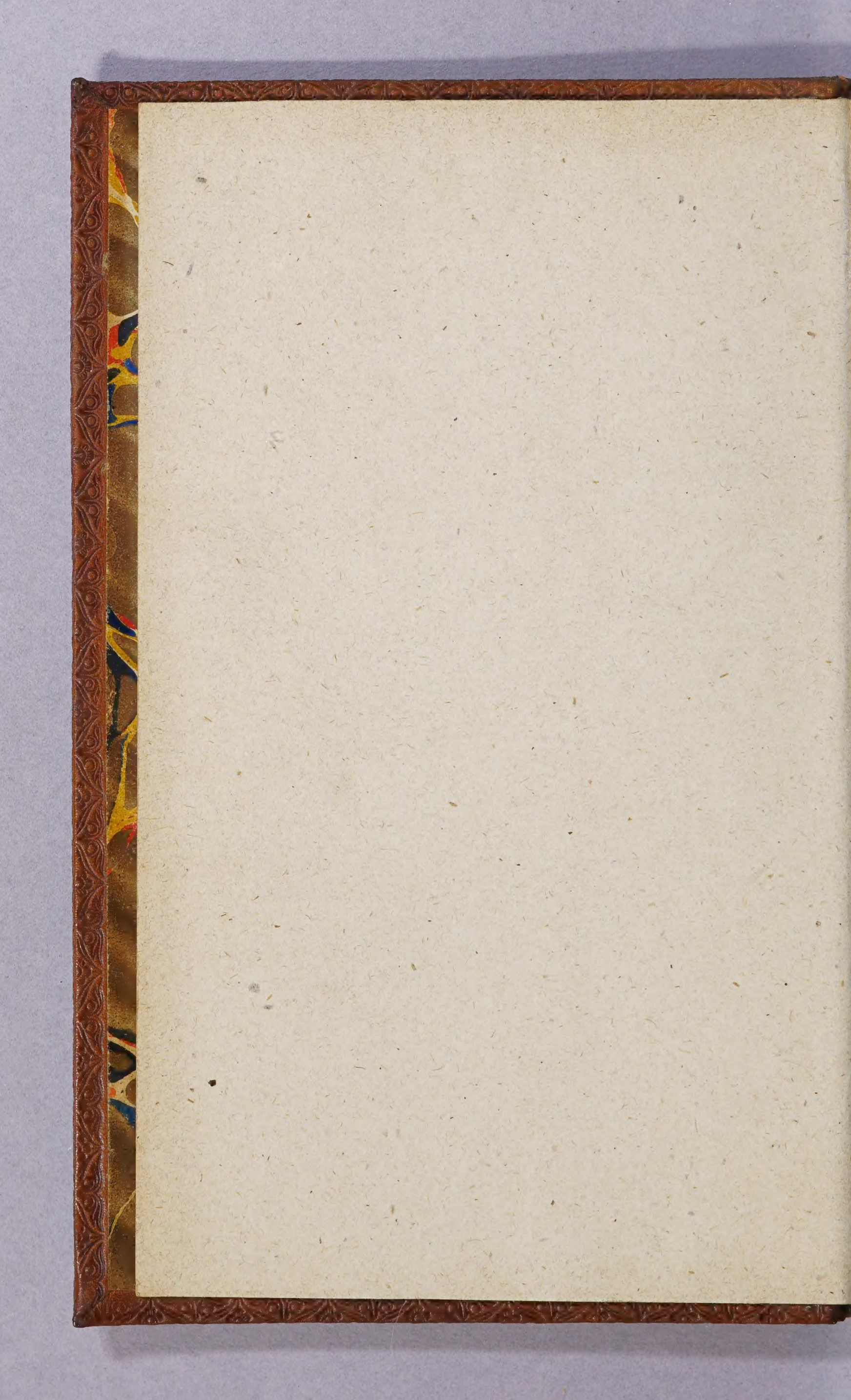



GAUDEO.
John Carter Brown.





Harrisfo[illegible] 109

506

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS, AV PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE, és Années 1655. & 1656.

Enuoyée au R. P. LOVYS CELLOT, *Prouincial de la Compagnie de* IESVS, *en la Prouince de France.*



A PARIS,
Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reyne,
ET
GABRIEL CRAMOISY, ruë S. Iacques, aux Cicognes.

M. DC. LVII.
Auec Priuilege du Roy.

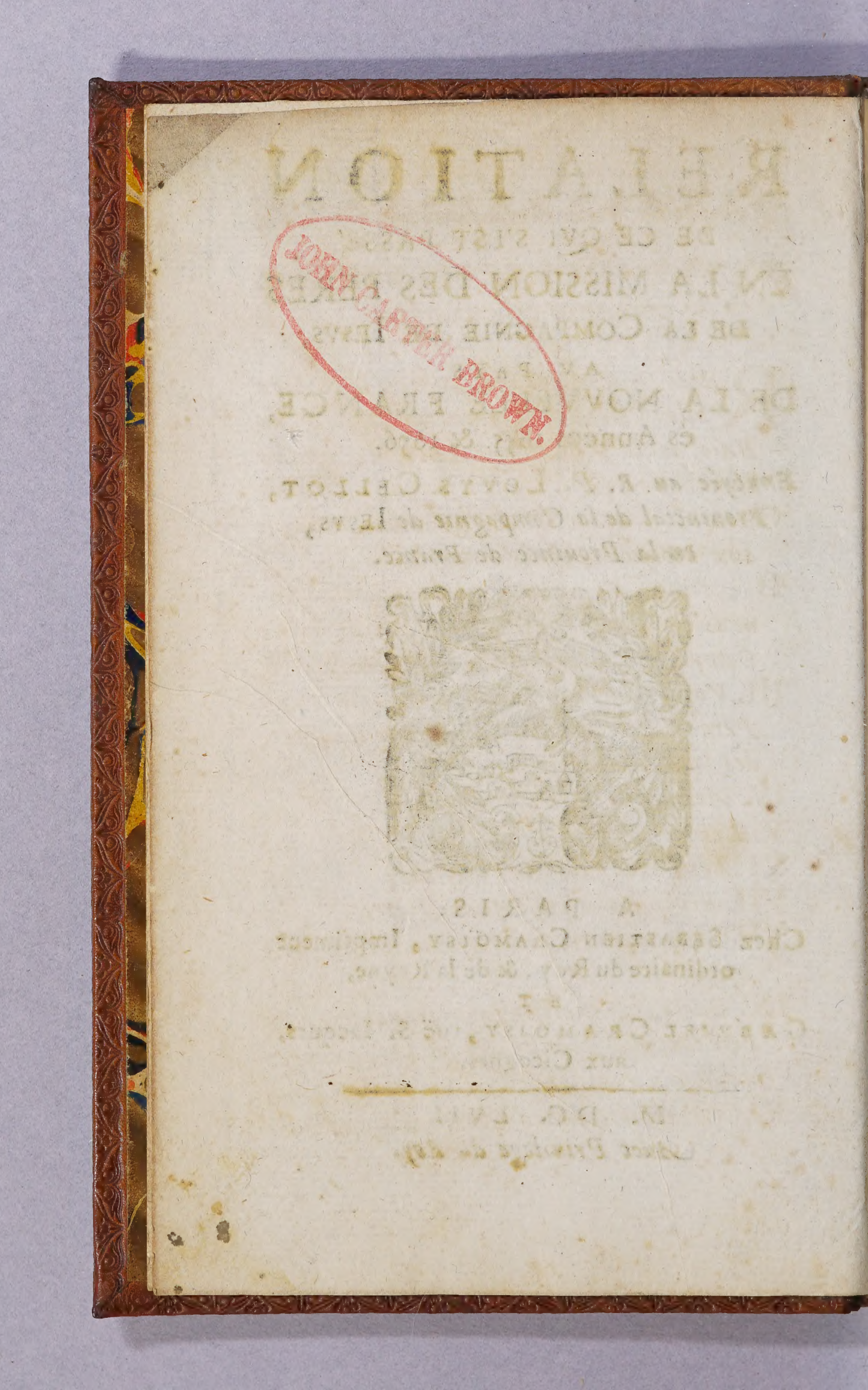


TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Liure.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louure, Bourgeois & Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter vn Liure intitulé, *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de* IESVS, *au Païs de la Nouuelle France, és années* 1655. *&* 1656. *&c.* Et cependant le temps & espace de sept années consecutiues. Auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire; aux peines portées par ledit Priuilege. DONNÉ à Paris le 23. Decembre 1656. Signé, Par le ROY en son Conseil,

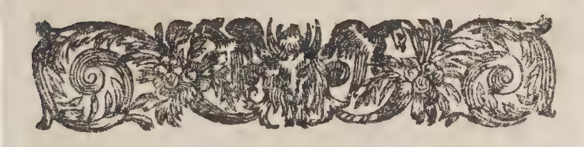
CRAMOISY.

Permiſſion du R. P. Prouincial.

NOVS LOVYS CELLOT, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au ſieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louure, Bourgeois & Ancien Eſcheuin de cette Ville de Paris, l'impreſſion des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris ce 28. Decembre 1656.

Signé, LOVYS CELLOT.

RELATION



RELATION DE CE QVI S'EST PASSE' EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE de IESVS, au Païs de la Nouuelle France, és années 1655. & 1656.

ENVOYE'E AV R. P. LOVYS CELLOT Prouincial de la Compagnie de IESVS *en la Prouince de France.*

MON R. P.
Pax Christi,

Comme les Semaines sont composées de iours, & de nuits: les Saisons, de froid & de chaud; de pluyes

& de beaux temps: ainsi pouuons nous dire, que nostre année n'a esté qu'vn mélange de ioyes, & de tristesses; de bons & de mauuais succés. De sçauoir qui des deux a emporté le dessus: i'en laisse le iugement à V. R. & à tous ceux, à qui l'estat de nos Missions, que ie luy enuoye, sera communiqué.

On n'auoit point veu depuis vingt ans, les vaisseaux arriuer de si bonne heure en ce païs cy, ny en plus grand nombre. On en a veu cinq ou six tout à la fois moüiller à la rade de Kebec, & cela dés le beau commencement du mois de Iuin. Voila nostre ioye, commune auec tous les habitans du païs. Mais n'ayant rencontré aucun de nos Peres dans les vaisseaux, qui nous vint secourir en la conqueste des ames, nous en auons ressenty vne tristesse toute particuliere.

Au mois de Septembre de l'année derniere 1655. deux de nos Peres monterent

au païs des Iroquois Onontaeronons, pour donner commencement à vne nouuelle Mission, parmy des peuples, qui apres nous auoir tuez, massacrez, bruslez, & mangez, nous venoient rechercher. Le succés de cette entreprise, nous a donné de la crainte pendant tout l'Hyuer; mais le retour de l'vn des deux Peres au Printemps dernier, accompagné de quelques Capitaines Iroquois, a changé cette crainte en quelque asseurance, qui nous fait esperer vn bon succés de cette entreprise.

Cette esperance s'est notablement accreuë, par le zele, & par le courage, de quatre de nos Peres, & de deux de nos Freres, & de cinquante ieunes François, qui sont allez ietter les fondemens d'vne nouuelle Eglise, en vn lieu où le Demon, & la cruauté, ont regné, peut-estre depuis le Deluge. Les Iroquis Onontaeronons qui nous estoiẽt venus visiter, triomphoient d'aise, voyant que nous secon-

dions leurs desseins. La ioye, qui paroissoit sur leur visage, & dans leurs paroles, redondoit dans nos cœurs. Mais cette feste fut bien tost troublée, par le massacre, & par la prise de soixante & onze Hurons Chrétiens, partie enleuez, partie assommez, par les Iroquis Agneronons, dans l'Isle d'Orleans, à deux lieuës de Kebec. Voyla vn grand mélange de bien & de mal, de ioye & de tristesse.

Sur la fin du mois d'Aoust, nous visines paroistre cinquante Canots, & deux cens cinquante Sauuages, chargez des tresors du païs, qui venoient trafiquer auec lee François, & demander des Peres de nostre Compagnie, pour les aller instruire, dans les épaisses Forests de leur païs, éloignées cinq cens lieuës de Kebec. A la veuë d'vn si beau iour, on oublie toutes les mauuaises nuits passées, deux de nos Peres & vn de nos Freres s'embarquent auec trente François; mais les Agnero-

nons, que nous appellons les Iroquois inferieurs, qui n'ont iamais voulu de paix auec nos Alliez, couperent en vn moment le fil de nos esperances, attaquant ces pauures peuples à leur retour, & tuans l'vn des deux Peres, qui leur alloient prescher l'Euangile dans leur païs.

Vous voyez bien, que nous pouuons dire auec verité, que les iours de cette derniere année ont esté boni & mali, *bons & mauuais, comme les iours de Iacob. Disons plustost, qu'ils ont tous esté bons, puis qu'ils se sont passez en la Croix. Nous auons cette consolation, que c'est la querelle de Iesus-Christ, & son Euangile, qui est la cause de nos trauaux, & qui nous oste la vie. Nous ne nous estonnons point à la veuë de nostre sang. Nostre douleur & nostre tristesse est nostre petit nombre, nous crions à l'aide, & au secours, & nous croyons que V. R. entendra nos cris, & nos voix, quoy que pous-*

ſez de bien loin, & qu'elle nous enuoyera ſix braues Peres au prochain embarquement, gens de cœur, qui ne s'effrayent point à la veuë de mille morts, qu'il faut tous les iours ſubir, en cherchant des Barbares dans les tanieres de leurs grands bois. Nous la prions inſtamment de nous accorder noſtre demande, & de nous ſecourir de ſes prieres, & de celles de tous nos Peres & Freres de ſa Prouince.

DE V. R.

A Kebec ce 7. Septembre 1656.

Le tres-humble, & tres-obeïſſant ſeruiteur en Noſtre Seigneur,

IEAN DE QVENS.

CHAPITRE I.

Voyage du Pere Simon le Moyne aux Iroquois Agnieronnons.

IL auoit esté iugé necessaire, dés l'Esté de l'année derniere 1655, d'enuoyer vn Pere de nostre Compagnie dans le païs des Iroquois Agnieronnons, pour affermir la paix auec eux, par ce témoignage de confience & d'amour. Le sort estant heureusement tombé sur le Pere Simon le Moyne, il partit pour cét effet de Montreal, le dix-septiéme iour d'Aoust, auec douze Iroquois, & deux François.

C'est vn chemin de precipices, de lacs & de riuieres: de chasse, de pesche, de fatigue, & de recreation, selon les lieux où on se retrouue. Nos voyageurs tuërent bien-tost apres leur depart dix-huit Vaches sauuages, en moins d'vne heure, en des Prairies que la nature seule a preparées à ces troupeaux, qui sont sans maistre. Ils firent naufrage vn peu plus

loin, dans vn torrent impetueux, qui les porta dans vne baye, où ils trouuerent vn calme le plus doux du monde. La faim les accueille à quelques iournées de là, qui leur fit trouuer bon tout ce qu'ils prenoient à la chasse; tantost vn Loup, ou vn Chat sauuage; tantost vn Ours ou vn Renard; en vn mot quelque beste que ce fut. Ils sont quelquefois obligez de se coucher, n'ayant beu que de l'eau boüillie, détrempée de terre & d'argille: les fruits sauuages n'ont plus pour lors d'amertume, ils paroissent delicieux au goust, à qui la faim sert d'vn bon sucre.

Le Pere arriua dans le bourg d'Agniée le dix-septiéme iour de Septembre. On l'y reçoit auec des caresses extraordinaires, & on luy presente à l'abord trois colliers de pourcelaine. Le premier, pour arrester le sang, qui se pourroit répandre en chemin, & qui luy causeroit des frayeurs: c'est à dire, qu'il ne deuoit point craindre qu'on le tuast traitreusement. Le second, pour conforter son cœur, & empescher qu'aucune émotion ne luy peust troubler son repos. En-

fin, il falloit luy lauer les pieds d'vn baulme precieux, pour adoucir les fatigues d'vn si long voyage: & ce fut le troisiéme collier de pourcelaine.

Le iour suiuant tout le peuple estant assemblé dans la place publique, le Pere exposa les presens qu'il apportoit de la part d'Onnontio, Gouuerneur du Païs. Et au lieu de commencer cette action par vn chant à leur ordinaire; il adressa sa parole à Dieu, à haute voix, & dans la langue du païs, le prenant à témoin de la sincerité de son cœur, & le coniurant de prendre la vangeance de ceux qui fausseroient leur foy, & qui contreuiendroient à vne parole donnée si solemnellement à la veuë du Soleil & du Ciel. Ce qui agrea puissamment à ces peuples.

Vn des Capitaines Iroquois fit paroître à son tour de tres-riches presens, pour respondre à tous les articles de paix que le Pere auoit proposez. Le plus beau & le premier de ces presens, estoit vne grande figure du Soleil, faite de six mil grains de pourcelaine; afin, dit-il, que les tenebres n'ayent point de part à

nos conſeils, & que le Soleil les éclaire, meſme dans le plus profond de la nuit.

Ces Nations ne ſont compoſées que de fourbes, & toutefois il faut ſe confier à leur inconſtance, & s'abandonner à leur cruauté. Le Pere Iſaac Ioques fut aſſommé de ces perfides, lors qu'ils luy témoignoient plus d'amour. Mais puis que Ieſus-Chriſt a enuoyé ſes Apoſtres, comme des Agneaux entre des loups, pour faire d'vn loup vn Agneau, nous ne deuons pas craindre d'abandonner nos vies en ſemblables rencontres, pour mettre la Paix & la Foy, où la guerre & l'infidelité ont touſiours eſté dans leur regne.

Ce conſeil s'eſtant paſſé dans des agrémens reciproques, le Pere prit deſſein de pouſſer iuſques à la Nouuelle Hollande, à dix ou douze lieuës de-là. Vne Chreſtienne Hurone, captiue des Iroquois depuis ſix ans, l'attendoit en chemin auec vne ſainte impatience, & le receut auec ioye, luy apportant vne petite innocente à baptizer, que Dieu luy auoit donnée dans ſa captiuité, & qu'elle nourriſſoit pour le Ciel. C'eſt

vne consolation bien sensible, de recueillir ces fruits du Sang de Iesus-Christ, dans vn païs barbare, au milieu de l'infidelité. Le compliment que luy fit vne bonne femme, ne sent rien de la barbarie. Ta venuë, luy dit-elle, nous réjoüit iusques au fond de l'ame : nos plus petits enfans en sont si aises, qu'ils en vont croistre à veuë d'œil : & ceux mesme qui ne sont pas encore nez, sautent de réjoüissance dans le ventre de leurs meres, & ils veulent en sortir au plustost, pour auoir le bien de te voir.

Le Pere fut receu auec de grands témoignages d'affection de la part des Hollandois, où nouuellement il estoit arriué vn grand malheur. Quelques Sauuages voisins de Manathe, qui est la place principale de la Nouuelle Hollande, ayant pris querelle auec vn Hollandois, & en estant venus aux mains, ils furent assez mal traitez; deux ou trois de leurs gens y estans demeurez sur la place. Pour se vanger de cette iniure, ces Sauuages se r'allierent enuiron deux cens, & mirent le feu à vne vingtaine de Métairies écartées ça & là ; massacrant ceux

qui faiſoient quelque reſiſtance, & menant les autres captifs, hommes, femmes & enfans, iuſques au nombre d'enuiron cent cinquante. Nous ne ſçauons pas quelle ſuite aura eu cette affaire.

Au retour de ce voyage de la Nouuelle Hollande, le Pere ſe vit en grand danger d'eſtre la victime d'vn demon d'enfer, ou d'vn homme qui contrefaiſoit le Demoniacle; courant comme vn enragé par les cabanes, & chantant d'vn ton animé de fureur, qu'il vouloit tuer Ondeſonk: (c'eſtoit le nom du Pere.) Il romp, il briſe tout, & approchant du Pere, la hache en main, l'ayant hauſſée pour ramener ſon coup, comme voulant luy fendre la teſte, il eſt arreſté au moment de cet attentat. Il continuë toutefois ſa fureur, & ſon chant funeſte, iuſques à ce qu'vne femme Iroquoiſe luy dit, Tuë mon chien, & qu'il ſoit la victime en la place d'Ondeſonk, car il eſt trop de nos amys. A ce mot, il s'appaiſe, il fend la teſte de cét animal d'vn coup de hache, & le porte par tout, comme en triomphe.

Le lendemain matin, les parens de ce

furieux apporterent vn present de pourcelaine au Pere, pour essuyer, luy disoient-ils, la poussiere de la nuit; car c'estoit dans l'horreur des tenebres que cecy estoit arriué.

Il faut parmy ces peuples, estre toûjours en crainte, sans craindre toutefois, puis qu'vn cheueu ne tombera pas de nos testes, sans la permission de celuy, qui nous conserue entre ses bras, & qui a le soin de nos vies, d'autant plus que nous les abandonnons pour les interests de sa gloire.

Vn Chrestien Huron, captif des Iroquois depuis vn an, n'en fut pas quitte de la seule peur. On luy fendit la teste, sans autre forme de procez, sous vn simple soupçon, qu'il auoit declaré au Pere, quelques desseins qu'ils vouloient luy tenir cachez.

Cela n'empescha pas le retour du Pere, & des deux François ses compagnons: à qui trois Iroquois se ioignirent, pour leur seruir d'escorte, & de guide. L'Hyuer estant trop auancé, il y eut beaucoup à souffrir, principalement depuis le rencontre qu'ils firent de quel-

ques Iroquois Agnieronnõs, qui auoient esté poursuiuis par vne bande d'Algonquins, qui auoient pris trois de leurs compagnons captifs. Cette crainte des Algonquins, dont ils redoutoient le rencontre, obligea nos voyageurs à quitter leurs canots, & quasi tout leur equipage, pour se ietter dans vne sapiniere perduë, où il n'y auoit ny chemin, ny route; tout n'estant rien que marescages d'eaux croupissantes à demy-glacées. Par mal heur, le Ciel se couurit, & le Soleil s'estant caché, qui sert de boussole & de conduite à tous ces peuples, dans les bois, ils s'égarerent entierement. La nuit les obligea de s'arrester au pied d'vn arbre, dont les racines & vn peu de mousse, les empescha de coucher dans l'eau: c'estoit le neufiéme iour du mois de Nouembre.

Le lendemain il faut marcher dés la pointe du iour, dans vn temps pluuieux, & à trauers ces marescages, dont ils ne trouuent aucune issuë, sinon bien proche de la nuit. Estans sortis de là, ce ne sont que ruisseaux, & que terres mouuantes, où ils enfoncent dans la bouë

iusques au genoüil. Ils se voyent enfin arrestez d'vne grande riuiere & profonde. Ils couppent incontinent cinq ou six arbres d'vne iuste grandeur, qu'ils poussent en l'eau; & les ayant liez ensemble, ils en font vn cayeux, & comme vn pont flottant, sur lequel ils passent cette riuiere, auec de longues perches, qui leur seruent de rames & d'auirons; tout cela, sans auoir dequoy faire vn demy-repas.

Le iour d'apres, ils ne voyent pas plus clair dans leurs égaremens, quoy que de temps en temps, ils montent au haut des arbres, pour reconnoistre le païs: sinon sur le soir, qu'ils arriuerent au bord d'vn ruisseau, qui leur estoit connû; mais où toutefois ils ne trouuerent rien de quoy manger.

Enfin, le quatriéme iour de leur long égarement, de leurs grandes fatigues, & de la cruelle faim qui les suiuoit par tout, ils arriuerent à la veuë de Montreal, de l'autre bord de la riuiere, où ayant fait du feu, & ayant tiré trois ou quatre coups de fusil, pour donner aduis de leur retour, la charité de nos François fut

prompte à leur porter quelque secours, & à les repasser en canot, au lieu d'où ils estoient partis depuis prés de trois mois.

CHAPITRE II.

Ambassade des Iroquois Onontaeronnons, qui demandent des Peres de nostre Compagnie pour se faire Chrestiens.

LOrs que le Pere Simon le Moyne fut enuoyé aux Iroquois Agnieronnons, qui sont plus voisins de Montreal & de Kebec, & qui faisans la Paix auec nous, ont tousiours continué dans les desseins de guerre, auec les Algonquins & les Hurons: en mesme temps les Iroquois Onontaeronnons, qui sont plus éloignez, vinrent en Ambassade de la part de toutes les Nations Iroquoises d'en-haut, pour l'affermissement de la Paix, non seulement auec les François, mais aussi auec les Algonquins & les Hurons.

Ils eſtoient dix-huit de compagnie en cette ambaſſade, qui paſſerent par Montreal & par les trois Riuieres, pour venir à Kebec, & pour y trouuer Monſieur de Lauſon Gouuerneur du païs, & en ſuite les Sauuages Algonquins & Hurons, qui y font leur demeure.

Le temps du conſeil eſtant pris au douzieme de Septembre 1655. iour de Dimanche, à l'heure de midy, vn grand monde s'y trouua. Au milieu de cette aſſemblée, le principal Ambaſſadeur, qui portoit la parole, fit paroiſtre vingt-quatre colliers de pourcelaine; qui aux yeux des Sauuages, ſont les perles & les diamans de ce païs.

Les huit premiers preſens s'adreſſoient aux Hurons & aux Algonquins, dont les principaux chefs s'eſtoient trouuez à l'aſſemblée. Chaque preſent a ſon nom different, ſelon les diuers effets qu'ils pretendent imprimer dans les eſprits & dans les cœurs.

C'eſt trop pleuré, dit l'Ambaſſadeur aux Hurons & aux Algonquins, il eſt temps d'eſſuyer les larmes, que vous verſez en abondance, pour la mort de

ceux que la guerre vous a enleuez. Voila vn mouchoir pour cét effet. Ce fut là ſon premier preſent.

Le ſecond, fut pour eſſuyer le ſang qui auoit rougy les montagnes, les lacs, & les riuieres, & qui crioit vengeance contre ceux qui l'auoient reſpandu.

I'arrache de vos mains la hache, les arcs, & les fleches, dit-il, faiſant paroiſtre ſon troiſiéme preſent, & pour couper le mal iuſques à ſa racine, i'arrache toutes les penſées de guerre de voſtre cœur.

Ces peuples croyent que la triſteſſe & la colere, & toutes les paſſions violentes, chaſſent l'ame raiſonnable du corps, n'y ayant que l'ame ſenſitiue, que nous auons commune auec les beſtes, qui y reſte durant ce temps-là. C'eſt pourquoy en ces rencontres ils font d'ordinaire vn preſent, pour remettre l'ame raiſonnable dans le ſiege de la raiſon, & ce fut le quatriéme preſent.

Le cinquiéme, eſtoit vn breuuage medecinal, pour chaſſer toute l'amertume de leur cœur, & les reſtes du fiel & de la bile, dont ils pourroient eſtre irritez.

Le sixiéme present, pour leur ouurir les oreilles aux paroles de la verité, & aux promesses d'vne vraye paix, sçachant bien que la passion rend lourds & aueugles, ceux qui s'y laissent emporter.

Le septiéme present, pour donner asseurance que les quatre Nations Iroquoises d'en-haut, estoient dans les sentimens de la Paix, & que leur cœur ne seroit iamais diuisé.

Il n'y a que l'Iroquois d'en-bas, Agnieronnon, qui ne peut arrester son naturel guerrier. Son esprit est tousiours en fougue, & ses mains se nourrissent de sang. Nous luy osterons la hache d'armes de la main. Nous reprimerons sa fureur: car il faut que la Paix regne par tout en ce païs. Ce fut là le huictiéme present, & la derniere des paroles adressées aux Algonquins & aux Hurons.

Les suiuantes estoient pour les François, adressées à Monsieur nostre Gouuerneur, qu'ils nomment Onnontio. Pour essuyer les larmes des François. Pour nettoyer le sang, qui auoit esté

respandu. Pour calmer nos esprits. Pour nous seruir de medecine, & d'vn breuuage plus doux que le sucre & le miel.

Le treisiéme present fut, pour inuiter Monsieur nostre Gouuerneur, à enuoyer vne escoüade de François en leur païs, pour ne faire qu'vn peuple auec nous, & affermir vne alliance semblable à celle que nous contractasmes autresfois auec la Nation des Hurons, nous y estans habituez.

Le quatorziéme present. Pour y auoir des Peres de nostre Compagnie, qui enseigneroient leurs enfans, & en feroient vn peuple tout Chrestien.

En outre, ils demanderent des Soldats François, qui deffendroient leurs bourgades contre l'irruption de la Nation des Chats, auec lesquels ils sont en grande guerre. Et ce fut là leur quinziéme present.

Le seiziéme estoit. Pour nous destiner vne place dans le centre de toutes leurs Nations, où nous esperons, si Dieu fauorise nos entreprises, d'y eriger vne nouuelle sainte Marie, semblable à celle que nous auons autrefois veuë fleurir au

au milieu du païs des Hurons.

Mais afin que les mesaises qui accompagnent d'ordinaire les commencemens d'vne nouuelle habitation, ne nous en détournassent point, ils nous y estendirent vne natte, & des lits de campagne; sur lesquels nous peussions reposer plus doucement.

Le dix-huictiéme present, estoit vn May, qu'ils éleuoient iusques aux nuës, deuant cette maison nouuelle de saincte Marie. Ils vouloient dire par ce present, que le centre de la Paix, & le lieu où tous les esprits deuoient se reünir, seroit en cette maison, deuant laquelle ce grand May seroit erigé si haut, que l'on pourroit le voir de tous costez, & que toutes les Nations les plus éloignées y viendroient aborder.

Le dix-neufiéme present. Pour attacher le Soleil au haut du Ciel, au dessus de ce May, afin qu'il y battit à plomb, & qu'il n'y eust point d'ombre: que tous les conseils & les traitez qui s'y feroient, ne fussent point dans les tenebres de la nuit; mais que tout y fust en plein iour, éclairé du Soleil, qui voit tout, & qui

n'a que de l'horreur pour les trahiſons, qui ſe plaiſent à l'obſcurité.

En ſuite, ils allumerent vn feu, pour tous ceux qui iroient en ce lieu là nous viſiter.

Le vingt-vniéme preſent, affermiſſoit les bras d'Onnontio. C'eſt à dire, que Monſieur noſtre Gouuerneur, ayant cy-deuant protegé dans ſon ſein les Algonquins & les Hurons, auec autant d'amour qu'vne mere tient ſon enfant entre ſes bras; il eſtendit auſſi ſur eux des ſoins & des amours de Pere. C'eſt toy, Onnontio, dirent-ils, à Monſieur le Gouuerneur, qui as ſouſtenu la vie à toutes les Nations qui te ſont alliées, & qui ſe ſont iettées entre tes bras. Serre-les étroitement, & ne te laſſe pas de les embraſſer; qu'elles viuent en ton ſein, car tu es le Pere du païs.

Le vingt-deuxiéme preſent, nous aſſeuroit que les quatre Nations Iroquoiſes d'en-haut, n'eſtoient qu'vn cœur, & n'auoient plus qu'vne penſée, dans vn deſir ſincere de la Paix.

Apres cela, ils demanderent des armes contre la Nation des Chats.

Enfin, le dernier des presens, fut fait par vn Capitaine Huron, ancien captif des Iroquois, & maintenant Capitaine chez eux. Cét homme se leua, le Chef de l'Ambassade ayant finy. Mes freres, dit-il aux Hurons, ie n'ay point changé d'ame pour auoir changé de païs : & mon sang n'est pas deuenu Iroquois, quoy que i'habite parmy eux. Mon cœur est tout Huron, autant que ma langue. Ie me tiendrois dans le silence, s'il y auoit quelque fourbe en cette Paix, dont on vous porte la parole. L'affaire est bonne, embrassez-la sans deffiance. Disant cela, il leur donne vn collier, comme le seau de sa parole, pour asseurance qu'ils n'estoient pas trompez.

Il eust fallu respondre à tous ces presens par d'autres reciproques, n'estoit que nous estions dans le dessein d'enuoyer en leur pays deux de nos Peres, pour entrer plus auant dans leur cœur, & pour ne rien épargner en vne affaire de telle consequence. Cét heureux partage tõba sur le Pere Ioseph Chaumont, & sur le Pere Claude Dablon: le premier

possede la langue, le cœur & l'esprit des Sauuages. Le second est nouuellement venu de France, dans le dessein & dans les desirs de cette Mission.

Nos esprits auoient esté puissamment partagez, si nous exposerions nos Peres à cette nouuelle occasion, auant le retour du Pere Simon le Moyne, qui estoit encore entre les mains des Iroquois Agnieronnons. Car comme ces Nations sont perfides, il n'y a rien de plus conforme à leur genie, qu'ayant sur nous de si grands auantages, en des personnes qu'elles sçauent bien nous estre cheres & precieuses, elles viennent fondre sur nous, sur nos Hurons & sur nos Algonquins, lors que l'on ne seroit plus dans la crainte, & que les pensées de la Paix, auroient osté à la pluspart les deffiances de la guerre. Toutefois le sentiment de Monsieur nostre Gouuerneur, fut qu'il falloit tout hazarder, pour tout gagner, estant à craindre que si nous perdions cette occasion, ce ne fut vne rupture de la Paix, témoignant trop nos deffiances. Son conseil se trouua dans les mesmes pensées; & nos Peres, sur lesquels deuoit

tomber cét heureux ſort, ne doutoient point qu'il ne fallut partir, y allant des intereſts de la gloire de Dieu, & du ſalut des ames, dont les Anges nous appelloient à leur ſecours, & pour leſquels la charité de Ieſus-chriſt nous doit preſſer.

Enfin nos Peres & ces Ambaſſadeurs; nous quitterent le dix-neufiéme de Septembre. Ie ne ſçaurois plus fidelement expoſer la ſuitte de leur voyage, & les fruits que Dieu en a tirés, que par le iournal que le Pere Dablon nous en a écrit.

CHAPITRE III.

Voyage du Pere Ioſeph Chaumont, & du Pere Claude Dablon, à Onontagué; païs des Iroquois Superieurs.

LEs Peuples nommés Agneronnons, s'appellent les Iroquois d'enbas, où les Iroquois Inferieurs; & nous prenons

les Onontaeronons, & autres Nations, qui leurs ſont voiſines, pour les Iroquois d'en-haut, ou les Iroquois Superieurs; pource qu'ils s'auancent dauantage en montant vers la ſource du grand fleuue Saint Laurent, & qu'ils habitent vn païs plain de montagnes. Onontaé, ou bien, comme les autres prononcent, Onontagué, eſt la principale demeure des Onontaeronons, & c'eſt en ce lieu, où s'eſt fait noſtre voyage.

Eſtant donc partis de Kebec le 19. Septembre 1655. de Montreal le 7. d'Octobre; nous montaſmes le ſaut de Saint Loüys; ce ſont des courrans d'eau, & des briſans, qui durent enuiron vne lieuë. Comme ce paſſage eſt aſſés rude, & difficile, nous ne fiſmes que quatre lieuës cette premiere iournée. Le lendemain nous allaſmes trouuer, à vn quart de lieuë de noſtre giſte, quelques-vns de nos Sauuages, qui nous auoient precedés, pour auoir le loiſir, en nous attendant, de faire des Canots. Nous paſſaſmes le reſte du iour auec eux, pour les attendre.

Le 9. nous trauerſames le Lac nommé

de Saint Loüys, qui ſe rencontte au beau milieu du lict du fleuue de Saint Laurent. Ce grand fleuue forme des Lacs en quelques endroits, répandant ſes eaux dans des lieux plus plats, & plus bas, puis les reſerrant dans ſon canal.

Le 10. qui étoit vn Dimanche, nous euſmes la conſolation de dire la Sainte Meſſe : comme nos guides attendoient le reſte de leurs gens, nous euſmes bien-toſt dreſsé vn Autel, & vne Chapelle viuante, puis qu'elle étoit bâtie de feuïllages. Nous fiſmes du vin des réſains du païs, que les Lambruches portent en aſſés grande abondance. Nos deuotions faites, nous nous embarquâmes, & à peine auions nous fait vne lieuë, que nous trouuâmes des chaſſeurs Sonontonaronnons, qui nous dirent que leur Nation deuoit enuoyer vne Ambaſſade aux François, ſur l'Automne, ce qu'ils ont executé.

Le 12. nous paſſons quantité de rapides à force de rames ; & ſur le ſoir, au lieu de nous repoſer, ayant bien trauaillé dans ces courans, qui s'étendent enuiron cinq-lieuës, il nous fallut faire le

guet, & nous tenir ſur nos gardes: pour ce que nous apperceuſmes des Agneronons, grands ennemis des Hurons, dont noſtre bande étoit en partie compoſée.

Le 13. nous ne fiſmes pas grand chemin, pour ce que nos prouiſions manquant, nos chaſſeurs & nos peſcheurs; alloient chercher leur vie & la noſtre, dans les bois, & dans les riuieres.

Le 14. la peſche, ny la chaſſe ne nous fauoriſant point, & nos viures ſe trouuant bien-courts, & nos dents allongées par la faim, nous fiſmes curée d'vne vache ſauuage, c'eſt à dire d'vne eſpece de biche, car ces animaux ont le bois fait comme ceux des cerfs, & non comme les cornes de nos taureaux d'Europe; cette pauure beſte s'eſtoit noiée, & ſa chair ſentoit bien mal: mais l'appetit eſt vn braue Cuiſinier: il ne mit dans ce mets ny ſel, ny poiure, ny cloux de giroffle; & cependant il nous le fit trouuer de haut gouſt. Diſons pluſtoſt, que le zele & l'ardeur qu'on a de gagner ces pauures gens à Dieu, répand vn ſucre ſi doux ſur toutes les difficultés qu'on y

rencontre, qu'on trouue en verité *dulcedinem in forti* la douceur dans l'amertume.

Le 15. Dieu nous fit passer de la disette dans l'abondance. Il donna huict ours à nos chasseurs. Aussi-tost, nous vismes quasi tous nos gens deuenus bouchers, & cuisiniers. On ne voioit que chair, que gresse, que peaux tout à l'entour de nous, quatre marmittes boüilloient incessamment, & quand il en fallut venir aux cousteaux & aux dents, iamais personne ne demanda ny pain, ny vin, ny sel, ny saulce. Il est vray que la chair d'ours est fort bonne en ces rencontres, sans saupiquets. La pluie suruenant là dessus obligea nos affamés à se refaire tout le iour, sans douleur de perdre le beau-temps.

Le 17. l'abondance continuë, nos gens tuent trente ours, vn seul en tua dix pour sa part. L'vne des ceremonies du festin, qui suiuit ce grand carnage, fut de boire de la gresse de ces ours, apres le repas : comme on boit de l'hypocras en France : & ensuitte ils se frotterent tous, depuis les pieds iusques à la teste,

auec cette huile ; car en verité la gresse d'ours fonduë paroît de l'huile.

La nuict du 18. au 19. nous eusmes le diuertissement d'vn accident aggreable. Vn de nos Sauuages s'éueille à minuict tout hors d'haleine, palpitant, criant, se tourmentant comme vn insensé. Nous crûmes d'abord qu'il étoit tombé du haut mal, tant il auoit de conuulsions violentes. On court à luy, on l'encourage, mais il redouble ses cris, & sa furie : ce qui iettoit déja la crainte dans les esprits, en sorte que l'on cacha les armes, de peur qu'il ne s'en saisist: pẽdant que les vns preparent vn breuuage pour le guerir, les autres l'arrestent le mieux qu'ils peuuent ; mais il s'échappe de leurs mains, & se va ietter dans la riuiere, où il se démenoit étrangement ; on court apres luy, on le retire, & on luy prepare du feu. Il dit qu'il a grand froid : mais pour se chauffer, il se retire du feu, & se va placer auprés d'vn arbre, on luy presente la medecine preparée ; il ne la iuge pas propre à son mal. Qu'on la donne à cét enfant (dit-il) monstrant la peau d'vn ours

remplie de paille. Il fallut luy obeïr, & la verser dans la gueule de cét animal. Iusques alors tout le monde étoit dans l'apprehension, enfin apres auoir esté bien interrogé, quel étoit son mal, il dit, qu'il auoit songé qu'vn certain animal, dont le propre est de se plonger dans l'eau, l'auoit éueillé, & s'étoit mis dans son estomach; que pour le combattre, il s'étoit allé ietter dans la riuiere, qu'il en vouloit estre victorieux; pour lors, toute la crainte se changea en risée. Il falloit pourtant guerir l'imagination blessée de cét homme: c'est pourquoy ils font tous semblant d'estre insensés comme luy, & d'auoir à combattre des animaux qui se plongent en l'eau. Là dessus ils se disposent à faire suerie, pour l'obliger à la faire auec eux, comme il crioit, & chantoit à gorge deployée dans le petit tabernacle où ils font cette suerie, imitant le cry de l'animal qu'il combattoit: ils se mirent aussi tous tant qu'ils étoient à crier, & à chanter selon les cris des animaux à qui ils croyoient auoir affaire, frappant tous ce miserable à la cadence de leur chant.

Quelle confusion d'vne vingtaine de voix contrefaisant les canards, les sarcelles, & les grenoüilles, & quel spectacle de voir des gens qui font des fous, pour guerir vn fol. Et apres tout, ils reüssirent, car nostre homme ayant bien sué, & s'étant bien lassé, se coucha sur sa natte, & dormit aussi paisiblement, que si rien ne fust arriué. Son mal venu par vn songe, s'en alla en dormant comme vn songe. Qui conuerse auec les Sauuages païens, est en danger de perdre la vie par vn songe.

Le 19. nous n'auançons que de 3. petites lieuës.

Le 20. nous passons le saut du Lac, apres auoir traisnés nos canots par quatre ou cinq rapides pendant vne demi-lieuë La rapidité y est grande, & les boüillons fort éleués.

Le 24. nous arriuons de bon-heure au Lac Ontario. On tua sur le soir, cinq cerfs dans l'entrée du Lac. Il n'en falloit pas d'auantage pour arrester nostre équipage. Nous considerons à l'oisir la beauté de ce Lac, qui est à my chemin de Montreal, & d'Onontagué. C'est

neantmoins

neantmoins la moitié la plus difficile ſans comparaiſon. Il faut paſſer vn rapide furieux, qui fait comme l'ambouchure du Lac, en ſuitte on entre dans vne belle plaine d'eau, ſemée de diuerſes Iſles diſtantes, l'vne de l'autre, d'vn petit quart de lieuë. C'eſt choſe agreable de voir les trouppeaux de vaches, ou de cerfs, nager d'iſles en iſles. Nos chaſſeurs leur couppent le chemin, lors qu'ils retournent en terre ferme, & en bordent tout le riuage; les conduiſant à la mort, au lieu qui leur plaiſt.

Le 25. nous auançons 8. lieuës dans l'entrée du Lac, large de trois petits quarts de lieuës.

Le 26. nous y entrons tout de bon, faiſant ſept à huict lieuës. Ie n'ay rien veu de ſi beau, ny de ſi affreux. Ce ne ſont qu'iſles, que gros rochers grands comme des villes; tous couuerts de cedres, & de ſapins. Le Lac meſme eſt bordé de groſſes roches eſcarpées, qui font peur à voir, cachées de cedres; pour la plus part. Etant ſur le ſoir du côté du Nord, nous paſſons à celuy du Sud.

Le 27. nous auançons 12. bonnes lieuës par vne infinité d'Isles grandes & petites. Apres quoy, on ne découure que de l'eau de tous côtés. Le soir nous faisons rencontre d'vne bande de chasseurs Sonontouaronons, qui ont passion de nous voir : Et pour le faire plus à leur aise, ils nous inuiterent à vn festin composé de bled-d'inde, & de febues cuites dans la belle eau toute claire. Ce mets assaisonné d'vn petit filet du veritables amour à ses delices.

Le 29. nous arriuasmes sur les 9. heures du matin à Otihatangué. On nous presente la chaudiere de la bien-venuë. Tout le monde est l'vn sur l'autre pour nous voir manger. Otiatangué est vne riuiere qui se décharge dans le Lac Ontario : elle est étroitte en son emboucheure, mais bien large dans son lict ordinaire. Elle est riche en prairies, qu'elle fertilize, & qu'elle partage en quantité d'isles hautes & basses, toutes propres à semer du bled. La fecondité de cette riuiere est telle, qu'en tout temps, elle porte diuerses sortes de poissons. Au printemps, si-tost que les neiges sont

fonduës, elle eſt pleine de poiſſons dorés, les carpes les ſuiuent, l'achigen vient apres; c'eſt vn poiſſon plat, & long d'vn demy pied, d'vn gouſt tres excellent; apres luy viennent les barbuës: Et à la fin de May, quand les fraiſes ſont meures on y tuë l'eſturgeon à coups de hache. Tout le reſte de l'année iuſques en hyuer, le ſaumon fournit dequoy viure au Bourg d'Onontaé. Nous couchaſmes hier ſur les riues d'vn Lac, où fendant la glace ſur la fin de l'hyuer, on peſche ou pluſtoſt on puiſe du poiſſon à ſeaux. C'eſt icy le premier giſte que nous ayons fait dans le païs des Onontaeronnons. Nous y auons eſté receus auec de grands témoignages d'amitié. Vne vingtaine de Hurons, qui étoient icy à la peſche, firent paroiſtre le contentement qu'ils auoient de voir le Pere Chaumonot. Les vns ſe iettent à ſon col, les autres l'inuitent au feſtin, d'autres luy enuoyent des preſens. Il faut, dit l'vn d'eux, que la Priere ſe faſſe en public, la cabane eſt trop petite, & ce n'eſt pas choſe dont il ſe faille cacher. En effet les infidelles, qui étoient preſens,

ne s'en formaliserẽt pas. Le Pere entend les Confessions, instruit ces pauures gens, qui n'auoient pas oüi parler de Dieu, depuis leur captiuité, les Hurons du Village de Contareia, qui n'a-uoient iamais esté instruits; pour ce qu'ils auoient de grandes auersions de la Foy, ont déja commencé à se rendre, prestant l'oreille auec attention aux dis-cours du Pere. Tant il est vray que *affli-ctio dat intellectum.*

Le Pere rencontra icy, Otohenha, l'hoste du feu Pere Garnier, & du Pere Garreau, dans la nation du Petun. Il fut si saisi de ioye à la veuë du Pere, qu'il ne peut parler d'abord, & fut obligé de differer à vn autre temps, à luy racon-ter toutes ses auantures; qui sont, que comme il estoit en chemin, luy, toute sa famille, & la fille du bon René nom-mée Ondoaskoua, menant vn canot chargé de pelteries, & portant des pre-sens de la part de deux Capitaines de son païs, qui demandoient place pour de-meurer à Kebec, il fut malheureusement rencontré par les Onontaheronons, toute sa famille fut prise, & dispersée en

diuerses cabanes, dont vne femme, ayant esté aduertie sous-main, que les parens de celuy, pour qui elle auoit esté donnée, vouloiẽt la brusler: s'enfuit dans les bois auec son enfant, apres que René l'eust Baptizé.

Ce n'est pas chose moins funeste, ce qu'il racompta de la mort, de cette fameuse Marthe Gahatio, sa sainteté est assez connuë. Dieu a voulu l'éprouuer bien rudement. Il dit donc que l'an passé, estant allé en guerre contre la nation du Chat, auec les Onontaheronons, & pris, & saccagé vne Bourgarde: il trouua parmy les morts le bon René Sondiouanen, & sa fille parmy les captifs, auec cette Marthe, dont nous parlons. Ce fut à s'entr'encourager, à garder à Dieu leur promesse, & à mourir dans la profession de la Foy. La pauure Marthe, qui ne pouuoit pas si bien suiure le victorieux, à cause d'vn genoüil enflé, & d'vn petit enfant, qu'elle auoit bien de la peine à porter, fut cruellem nt bruslée en chemin. Deux de ses enfans, se sont bien échappés de la main des Onontaheronons: mais on n'en a eu

aucune nouuelle. C'eſt vne pitié d'entendre ces pauures gens touchant leur ſeruitude ; pluſieurs d'entre eux ont eſté tués, par ceux meſme, qui leur auoient donné la vie. Il ne faut qu'vne petite d'eſobeïſſance, ou vne maladie, pour leur faire décharger vn coup de hache ſur la teſte.

Le 30. nous quittaſmes l'eau, pour nous diſpoſer à aller par terre à Onontagué. L'apres-midy parurent 60. Guerriers Oueoutchoueronons qui s'en alloient au de là du ſaut contre les Peuples, qu'on appelle les Neds percés, Atondatochan les conduiſoit, c'eſt celuy qui fut à Montreal en la ſeconde Ambaſſade, qui enuoia le bourg d'Oneout. C'eſt vn homme bien fait, & éloquent. Il nous pria de reſter icy encor vn iour afin d'apprendre ce qui nous amenoit.

Le 31. ces Guerriers s'aſſemblent tous. Et apres les ceremonies ordinaires en tel rencontre, le Pere Chaumonot s'adreſſant à Atondatochan; luy dit en premier lieu, qn'il ſe rejoüiſſoit & remercioit Dieu, de voir ce grand homme, dont la voix auoit retenti ſi haut à Montreal,

qu'elle s'y faisoit encor entẽdre tant elle estoit forte. En second lieu, que le sujet qui l'amenoit en ce païs là, c'étoit pour faire executer sa parolle donnée, pour ne parler plus qu'vn mesme langage, n'auoir plus qu'vn mesme Soleil, & vn mesme cœur : estre freres désormais. A ces deux articles, se firent les acclamations ordinaires, & tout firent paroistre par leur contenance, la ioye qu'il auoient de ce discours; & par ce que le bruit auoit courru icy, qu'on auoit conclud la paix entre les François & les Annierorons, sans y comprendre les Algonquins & les Hurons, le Pere adiouta en troisiéme lieu qu'il venoit pour faire & conclure vne bonne paix vniuerselle. Et en quatriéme lieu il fit vn presẽt de 1500. grains de porceline, pour les inuiter, à bien traitter les deux François, qui estoient parmy ceux qu'ils alloient combattre; & qu'au reste, il prioit celuy qui a tout fait, d'auoir soin de son entreprise. Nous auions resolu de luy faire vn present considerable, pour arrester ses soldats; mais nous aprismes sous main, qu'asseurément nous eussions

esté refusez : pource qu'ils étoient viuement piqués de la mort de quelques-vns des leurs, qu'ils vouloient vanger, à quelque prix que ce fust. Apres que le Pere eut parlé, l'espace d'vne demy-heure : le Chef commença la chanson de réponce, & tous s'accordans merueilleusement bien, se mirent à chanter d'vne façon semblable en quelque façon à nostre plain-chant. La premiere chanson disoit, qu'il emploiroit tout le reste du iour, pour remercier le Pere, d'vne si bonne parolle qu'il leur auoit portée. La seconde fut, pour le congratuler de son voyage, & de son arriuée. On chanta la troisiéme fois pour allumer vn feu au Pere, afin qu'il en prist possession. Le quatriéme chant nous faisoit tous parens, & tous freres. Le cinquiéme iettoit la hache dans le fond des abismes : pour faire regner la paix dans toutes ces contrées. La sixiéme chanson étoit, pour rendre le François maistre de la riuiere de Ontiahantagué. C'est icy où ce Capitaine inuita les saumons, les barbuës, & les autres poissons à se ietter dans nos rets, & à ne remplir cette ri-

uiere, que pour noſtre ſeruice. Il leur diſoit qu'ils ſeroient bien-heureux, de finir ſi honorablement leur vie. Il nomma tous les poiſſons de cette riuiere iuſques aux plus petits, les apoſtrophãt tous auec ſon trait d'eſprit. Il adiouta mille autres choſes, qui firent rire tous les aſſiſtans. La ſeptiéme chanſon nous fut encor plus agreable. C'eſtoit pour ouurir leurs cœurs, & nous faire lire le contentement de noſtre arriuée, & à la fin de leurs chanſons ils nous firent vn preſent de deux milles grains de porcelaine. Là-deſſus le Pere éleuant ſa voix luy dit, que la bonté de ſes parolles alloit toujours croiſſant, qui iuſques à preſent elle auoit retenti par tous les confins du Lac d'Ontario; mais que d'orénauant, elle alloit voler au delà du plus grand de tous les Lacs, & qu'elle s'entendroit comme vn tonnerre par toute la Fance. Cela plut extremement à ce Capitaine, & à tous ſes gens. Qui en ſuitte nous inuiterent au feſtin, qui acheua la feſte.

Le 1. iour de Nouembre nous partons par terre pour Onontagué : nous rencontraſmes vne bonne Huronne nom-

mée Thereſe Oïonharon. Cette pauure femme ayant apris l'arriuée du Pere vint de trois lieuës, où elle demeuroit pour l'attendre au paſſage. Sa ioye fut grande, de ce qu'elle voyoit encor vne fois deuant que de mourir, les Robbes noires. Le Pere luy demanda ſi le petit enfant qu'elle tenoit entre ſes bras étoit Baptizé, & par qui? elle répond qu'elle meſme l'a Baptizé, par ces parolles, Ieſus aye pitié de mon enfant; ie te Baptize mon enfant, afin que tu ſois bien-heureux au Ciel. Le Pere l'inſtruit là deſſus, la Confeſſe & la conſole. Nous paſſons la nuict ſur le bord d'vn ruiſſeau apres auoir fait cinq bonnes lieuës. Nous en delogeons dés la pointe du iour le 2. de Nouembre. Et apres auoir fait ſix à 7. lieuës, nous logeons à la même enſeigne, où nous auons touſious logé, ſçauoir eſt à la belle Etoille. Le 3. nous la quittons deuant le Soleil. Le Pere fait rencontre en chemin de la ſœur de cette Thereſe dont nous venons de parler, qui luy raconta ſes infortunes les larmes aux yeux. I'auois, diſoit-elle, deux enfans dans ma captiuité, mais helas! ils ont eſté maſ-

ſacrés, par ceux, à qui ils auoient eſté donnés. Et ie ſuis tous les iours dans l'apprehenſion d'vn ſemblable malheur. I'ay à toute heure la mort deuant les yeux. Il fallut la conſoler, & puis la Confeſſer, & la quitter promptement pour ſuiure nos guides, qui nous conduiſoient ce iour là à Tethiroguen; c'eſt vne riuiere, qui ſort du Lac appellé Goienho. Oneïout, Bourgade de l'vne des Nations des Iroquois Superieurs, eſt au deſſus de ce Lac, qui ſe retreſſiſant fait la riuiere Tethiroguen, & en ſuitte vn ſaut ou vne caſcade d'vne pique de haut appellée Ahaoueté. Auſſi-toſt que nous fûmes arriués à cette riuiere, les plus remarquables d'entre vn bon nombre de peſcheurs, que nous y recontraſmes, nous vindrent faire compliment, & puis nous conduiſirent dans les plus belles cabanes. Le 4. Nouembre nous fiſmes enuiron ſix lieuës touſiours à pied, & embarraſsés de noſtre petit bagage nous paſſames la nuict dans vne campagne à 4. lieuës d'Onontagué.

CHAPITRE IV.

Arriuée des Peres à Onontagué.

LE 5. iour de Nouembre de l'an 1655. comme nous continuions noſtre chemin, vn Capitaine d'importance appellé Gonaterezon, fit vne bonne lieuë pour venir au deuant de nous. Il nous fait faire alte, nous complimente agreablement ſur noſtre arriuée. Se met à la teſte de noſtre Eſcouade, & nous mene grauement iuſques à vn quart de lieuë d'Onontagué, où les Anciens du païs nous attendoient. Aiant pris place aupres d'eux, ils nous preſenterent les meilleurs mets qu'ils euſſent, ſur tout des Citroüilles cuites ſous la braiſe. Pendant que nous mangeons, vn Ancien Capitaine nommé Okonchiarennen, ſe leue, fait faire ſilence, & nous harangue, vn grand quart-d'heure, diſant entre autres choſes, que nous eſtions les tres-bien venus, fort ſouhaités, & attendus depuis long-temps, que puiſ-

que la ieunesse, qui ne respire que la guerre, auoit elle mesme demãdé, & procuré la paix, c'estoit à eux, qui étoient les Anciens, à ne manier plus les armes, à la ratifier, & à l'embrasser de tout leur cœur, comme ils faisoient. Qu'il n'y auoit que l'Agnieronnon, qui vouloit obscurcir le Soleil, que nous rendions si beau par nostre approche, & qui faisoit naistre des nuages en l'air, à même temps que nous les dissipions; mais que tous les efforts de cét enuieux, tomberoient par terre, & qu'enfin ils nous possederoient; qu'à la bonne-heure donc nous prissions possession de nos terres, & que nous entrassions chez nous, auec toute asseurance. Apres auoir étendu ce discours, & parlé d'vne façon, qui sembloit étudiée, le Pere repliqua, que sa parolle nous étoit vn breuuage bien agreable, qui nous ostoit toute la fatigue du chemin; qu'il venoit de la part d'Onnontio pour satisfaire à leurs poursuites, & qu'il ne doutoit point qu'ils ne dussent estre contents, quand ils apprendroient sa commission. Tout le Peuple écoutoit auec attention, &

auec admiration, rauy d'entendre vn François si bien parler leur langue. Ensuite nostre Introducteur se leue, donne le signal, & nous conduit au trauers d'vn grand peuple, dont les vns étoient rangés en haye, pour nous voir passer au milieu d'eux, les autres couroient apres nous, les autres nous presentoient des fruits, iusqu'à ce que nous arriuassions au Bourg, dont les ruës étoient bien nettoyées, & les toits des cabannes chargez d'enfants. Enfin nous entrons dans vne grande cabanne, qui nous étoit preparée, & auec nous, tout ce qu'elle pouuoir contenir de monde.

Apres nous estre vn peu reposés, on nous appelle pour vn festin d'ours, nous nous excusasmes à cause du vendredy. Ce qui n'empescha pas, que nous ne fussions traités, tout le reste du iour, en diuers endroits, en castors, & en poissons.

Le soir bien tard, les Anciens tiennent Conseil dans nostre cabanne; vn d'eux, nous ayant fait ciuilité de la part de toute la nation, nous fit deux presents; vn de 500. grains de pourcelaine, pour

nous essuier les yeux, qui étoiēt trempés, des lármes répandues pour les meurtres arriués chez nous cette année, & comme la douleur fait perdre la voix, ayant bien reconnu, disoit-il, à nostre arriuée qu'elle étoit foible, il adiousta vn second present de 500. grains, pour fortifier nostre estomach, & netoyer les flegmes de nostre gorge, afin de nous rendre la voix bien claire, bien libre & bien forte. Le Pere les remercia de leur bonne volonté, & leur dit, qu'Onnōtio & Achiendasé, ce sont les noms de Monsieur le Gouuerneur, & du Pere Superieur de nos Missions, auoient les yeux tournés du costé d'Onontagué pour voir de Kebec l'état où nous estions, & qu'il leur faisoit vn present de 2000. grains, pour leur faire ouurir la porte de la cabanne où ils nous auoient logés, afin que tous les François pussent voir le bon traitement que nous y receuions; les belles nattes sur lesquelles nous étions; & le bon visage qu'ils nous faisoient. Ils furent rauis de ce compliment.

Le l'endemain 6. de Nouembre, on nous inuite dés le point du iour pour al-

ler à diuers festins, qui durerent tout le matin. Ce qui n'empescha pas le Pere, d'aller voir des malades, qui promirent de se faire instruire, s'ils retournoient en santé.

Le 7. Iour de Dimanche, se tint vn Conseil secret de 15. Capitaines, où il fut appellé apres auoir fait prier Dieu, à vne 20. de personnes qui se presenterent. On dit donc au Pere, dans cette assemblée. 1. que Agochiendagueté, qui est comme le Roy du païs; & Onnontio, auoient la voix égallement forte & constante, & que rien ne pourroit rompre vn si beau lien, qui les tenoit si étroitement vnis par ensemble. 2. qu'ils donneroient de leur plus leste ieunesse pour remener les Ambassadeurs Hurons, qui étoient venus traiter de Paix auec nous. En troisiéme lieu ils prierent, qu'on fit sçauoir à Onnontio, que quoy que quelqu'vn de leur gens receût quelque mauuais traitement, ou mesme fut tué par les Annieronnons, cela n'empescheroit pas pourtant l'alliance, qu'ils desiroient, qu'il en seroit de mesme du costé d'Onnontio, s'il arriuoit du malheur à quelques

quelques François du mesme costé. En quatriéme lieu, ayant appris que la chose la plus agreable qu'ils pouuoient faire à Onnontio, estoit de luy faire sçauoir dés cet Automne, qu'ils auoient erigé vne Chapelle pour les Croyants, que pour luy complaire, ils y pouruoiroient au plustost. A cet Article, le Pere ayant pris la parole leur dit, qu'ils auoient troué le secret d'enleuer le cœur de Monsieur le Gouuerneur, & de le gagner tout à fait. Tous firent vn cry d'approbation, par lequel finit le Conseil.

Sur le soir, parlant familierement au Pere, ils le prierent de les entretenir vn peu de la France. Le Pere trouuant vne si belle occasion de cõmencer son coup, leur represente, comme la France auoit autresfois esté dans le mesme abus, dans lequel ils sont: mais que Dieu nous auoit ouuert les yeux, par le moyen de son Fils; surquoy expliquant le grand mystere de l'Incarnation, refuta toutes les calomnies, qui auoient couru dans leur païs contre la Foy. Il fit cela si bien, & si agreablement, que pendant l'espace d'vne bonne heure & demie qu'il par-

la, ils ne firẽt paroiſtre aucun ſigne d'ennuy : l'iſſuë du conſeil fut vn feſtin, & vne excuſe, de ce que les traitements d'Onontagué, n'eſtoient pas ſi bons, que ceux qu'on fait à Kebec à leurs Ambaſſadeurs. La iournée ſe termina par vn grand concours, tant de ceux qui venoient pour prier Dieu, que des autres que la curioſité attiroit.

Chapitre V.

Les Peres traitent auec ces peuples.

TOut le premier iour ſe paſſe, partie en feſtins, partie à traiter de la paix pour les Algonquins : & comme cette affaire eſtoit la plus épineuſe, elle demandoit de plus grandes deliberations. C'eſt pourquoy le Pere fit aduertir les Anciens qu'il auoit quelque choſe à leur communiquer en particulier. Eſtans aſſemblez il leur dit 1. Que l'affaire des Hurons eſtant toute concluë, il n'en parloit point dauantage, mais qu'il aſſeuroit, que les Algonquins viendroient en

Ambaſſade le Printemps prochain, s'ils voyoient les eſprits diſpoſez à la paix. 2. Que quand les Hurons auroient eſtably leur Bourgade prés de nous, les Algonquins eſtoient pour nous y venir auſſi voir. En troiſiéme lieu, Que pour auoir vne entiere aſſeurance du deſir qu'auoient les Onnontaeronnons de de faire la paix, les Algonquins eſperoient reuoir quelques-vns de leurs neveux captifs, puis qu'eux-meſmes auoiēt ſi liberalement relaſché leurs priſonniers à la requeſte du Gouuerneur de Montreal, & les auoient renuoyez auec des preſens, à quoy neantmoins on n'auoit pas ſatisfait. En quatriéme lieu, Qu'ils deuoient ceſſer de leuer la hache contre la Nation des Nez percez, s'ils vouloient que la paix fuſt vniuerſelle. La reſponſe fut; qu'on delibereroit ſur ces quatre Articles.

Le ſoir du meſme iour, vne trentaine d'Anciens s'eſtans aſſemblez chez nous, inuiterent le Pere, comme pour le diuertir, à leur raconter quelque belle choſe. Le Pere les entretint pendant vne groſſe heure, ſur la Conuerſion de

S. Paul, dont ils furent si rauis, qu'ils le prierent de continuer, & sur tout de leur dire quelque chose du commencement du monde. Il le fit, & prescha en outre, sur les principaux mysteres de nostre Religion, auec tel succez, qu'à la fin vn d'eux se mit à prier publiquement celuy qui a tout fait, & deux autres demanderent, ce qu'il falloit faire pour estre du nombre des croyans.

Le 9. le Pere confessant vn Sauuage dans vne cabanne, aperceut vis à vis de luy, vn enfant de quatre ans bien malade, il le voit, luy fait prendre quelques remedes, & le baptise, cueillant ce premier fruit que Dieu luy mit entre les mains. L'apres-midy deux Deputez arriuerẽt de la part des Iroquois du Bourg d'Oneïout, pour auoir liberté d'assister au Conseil. Ils firent le soir grande assemblée chez nous, & apres vn long discours, vn d'eux s'adressant an Pere, luy fit present d'vn collier de mil grains, pour nous faire part, de la ioye qu'ils auoient, de nostre arriuée. La response fut, que puis qu'Onnontio & Agochiendagueſé n'estoient plus qu'vn, il falloit

que les Onneioutchoueronons fussent enfans du premier, comme ils l'estoient du second. On fit donc vn present pour les adopter; ce qui leur agrea plus qu'on ne peut dire.

L'onziéme, pendant que le Pere trauailloit, à releuer les anciens fondements de l'Eglise Huronne, on fut visiter la Fontaine sallée, qui n'est qu'à quatre lieuës d'icy, proche du Lac appellé Gannentaa; lieu choisi pour l'habitation Françoise, parce qu'il est le centre des quatre Nations Iroquoises, que l'on peut de là visiter en canot sur des Riuieres, & sur des Lacs qui en font le commerce libre, & fort facile. La pesche, & la chasse, rendent cet endroit considerable: car outre le poisson, qui s'y prend en diuers temps de l'année, l'anguille y est si abondante l'Esté, que tel en prend au harpon, iusques à mille en vne nuict; & pour le gibier, qui n'y manque pas l'Hyuer, les tourtes de tout le Païs s'y ramassent sur le Printemps en si grand nombre, qu'on les prend auec des rets. La fontaine dont on fait de tres-bon sel, couppe vne belle Prairie,

enuironnée de bois de hautc fuſtaye. A 80. ou 100. pas de cette ſource ſalée, il s'en voit vne autre d'eau douce ; & ces deux contraires, prennent naiſſance du ſein d'vne meſme colline.

Le 12. fut amené vn captif pris ſur la Nation de Chat, qui va eſtre l'objet de la rage de ces peuples, qui ne ſe donnent plus de quartier l'vn à l'autre ; c'eſt vn ieune enfant de neuf à dix ans, qui doit eſtre bruſlé dans peu ; & c'eſt ce qui fit prendre reſolution au Pere, de taſcher à tirer des feux d'enfer, l'ame de celuy, dont il ne pouuoit pas ſauuer le corps : mais comme la haine de ces barbares va iuſqu'à tel excez, qu'ils ne veulent pas meſme que leurs ennemis ſoient heureux en l'autre monde, il fallut vſer d'adreſſe pour inſtruire & baptiſer en cachette ce pauure malheureux. Le Pere l'ayant donc veu, & luy ayant parlé, fit ſemblant d'auoir ſoif, on luy donna de l'eau. Il en boit, & en fait tout exprés couler quelques gouttes dans ſon mouchoir ; il n'en falloit qu'vne pour luy ouurir la porte du Ciel. Il le baptiſa deuant que d'eſtre bruſlé. Il ne

fut que deux heures dans les tourmens, parce qu'il eſtoit ieune, mais il fit paroiſtre vne telle conſtance, qu'il ne ietta ny larmes, ny cris, ſe voyant au milieu des flâmes.

Le 14. qui eſtoit vn Dimanche, ne pût mieux commencer, que par le Saint Sacrifice de la Meſſe, que nous celebrâmes ſur vn petit Autel, dans vn Oratoire pratiqué en la cabane de Teotonharaſon; c'eſt vne des femmes, qui eſtoient deſcenduës à Kebec, auec les Ambaſſadeurs. Elle eſt icy conſiderée pour ſa nobleſſe, & pour ſes biens; mais notamment pource qu'elle s'eſt hautement declarée pour la Foy, en faiſant Profeſſion publique, inſtruiſant tous ceux qui luy appartiennent, ayant déja preſſé, & ſouuent demandé le Bapteſme pour ſoy, pour ſa mere, & pour ſa fille, apres leur auoir expliqué elle-meſme, les myſteres de noſtre Religion, & appris les Prieres.

Sur les 10. heures du meſme iour, deſtiné pour faire les preſents, toutes choſes eſtant preparées, aprés auoir publiquement, & à genoux, recité les Prieres,

auec vn grand ſilence de toute l'aſſemblée; nouuelles arriuerent, que les Deputez d'Oiogoïen entroient dans le Bourg. Il fallut briſer là, & ſe diſpoſer à les receuoir ſortablement à leur qualité. Le Pere leur fit deux preſents de compliment, ils répondent par deux autres, & en adiouſtent vn troiſiéme, pour le prier de differer au lendemain la ceremonie, à cauſe que le iour eſtoit bien auancé; ce qui fut accordé.

CHAPITRE VI.

Les Peres font leurs preſents.

LE Lundy 15. de Nouembre, ſur les neuf à dix heures du matin, apres auoir mis ſecrettement en Paradis vn petit moribond par les eaux du Bapteſme, tous les Anciens s'eſtans aſſemblez auec le peuple, dans vne place publique, comme nous l'auions demandé, pour contenter la curioſité de tout le monde. Nous commençons par les Prieres publiques, comme le iour precedent,

puis le Pere adopta ceux d'Oiogoën pour enfans. Apres quoy, il eſtala vn grand collier de pourcelaine, pour dire que ſa bouche eſtoit celle d'Onnontio, & que les paroles, qu'il alloit prononcer, eſtoient les paroles des François, Hurons & Algonquins, qui parloient tous par ſa langue.

Le premier preſent appaiſoit les cris que le Pere entendoit par tout, & eſſuyoit ler larmes, qu'il voyoit couler ſur leur viſage: mais parce que ce n'étoit rien de les eſſuyer, & qu'il ne pouuoit pas tarir ce fleuue, tandis que la ſource dureroit, il fit le ſecond preſent, pour leur remettre l'eſprit, d'où venoient toutes ces douleurs; & parce que le ſiege de l'eſprit eſt dans la teſte, il leur fit vne couronne du collier qu'il leur preſentoit, & leur appliqua ſur la teſte l'vn apres l'autre. Ils furent d'abord ſurpris de cette nouueauté, à laquelle ils ſe plûrent, quand ils virent que le Pere tenoit en main vne petite chaudiere, pleine d'vn excellent breuuage, & que pour troiſiéme preſent il leur en fit boire à tous; afin d'extirper la douleur, &

appliquer le remede iuſqu'au fond du cœur, & des entraille : ce qui fut accompagné d'vn beau collier. Et pour eſſuier le ſang, & ſemer la ioye par tout & ne laiſſer aucun veſtige de triſteſſe en quelque endroit que ce fuſt, le Pere fit quatre preſents aux quatre Nations Iroquoiſes, c'eſtoient quatre peaux de Caſtor, vne pour chaque Nation.

Le 9. preſent les toucha encor beaucoup. Le Pere fit paroiſtre vn petit arbre, dont les branches d'enhaut portoient les noms de leurs Capitaines defunts, & ces branches eſtoient coupées, pour ſignifier leur mort ; mais l'arbre auoit quantité d'autres branches fortes & bien vertes, qui repreſentoient leurs enfans, par le moyen deſquels, on faiſoit reuiure ces Heros decedez, en la perſonne de leurs neveux. Ils regardoient bien plus attentiuement ce bois, que la pourcelaine, qui eſtoit iointe à ce preſent.

Les deux ſuiuants eſtoient pour les aſſeurer, que Annenraj & Tehaïonhacoua, deux fameux Capitaines tuez à la guerre, dont le premier auoit iuré

ſerment de fidelité entre les mains du Gouuerneur de Montreal; & le ſecond eſtoit mort inuoquant le Ciel, pour les aſſeurer, dy-je, que ces deux braues, n'étoient pas morts; & qu'ils demeuroient auſſi fortement vnis auec les François, que les colliers qu'on preſentoit pour eux, eſtoient inſeparablement attachez par enſemble.

Ce qui leur agrea dauantage, fut l'onziéme preſent: car le Pere ayant tiré ſon mouchoir, il leur fit paroiſtre dedans, d'vn coſté des cendres d'vn certain Teotegouiſen enterré aux trois Riuieres: & de l'autre, des cendres des François, & les meſlant enſemble, leur declaroit qu'eux & les François n'eſtoient tous qu'vn, & auant & apres la mort. Il ioignit vn ſecond collier à celuy qui accompagnoit ces cendres, pour faire reuiure cét homme. Les approbations furent icy fort grandes, & les eſprits bien diſpoſez pour entendre, & pour voir ce qui ſuiuoit; c'eſtoit le plus beau collier de tous, que le Pere fit paroiſtre, en diſant, que tout ce qu'il auoit fait iuſqu'alors, n'eſtoit qu'vn lenitif, & vn petit ſoulagement à

leurs maux : Qu'il ne pouuoit pas les empescher d'estre malades, ny de mourir ; qu'il auoit pourtant vn remede bien souuerain, pour toutes sortes de maux ; que c'estoit proprement ce qui l'amenoit en leur païs : & qu'ils auoient bien fait paroistre qu'ils auoient de l'esprit, en le venant chercher & demander iusqu'à Kebec : que ce grand remede estoit la Foy, qu'il leur venoit annoncer, laquelle sans doute, ils receuroient aussi fauorablement qu'ils l'auoïent sagement demandée. Le Pere pour lors prescha proprement à l'Italienne : il auoit vne espace raisonnable pour se pourmener, & pour publier auec pompe la parole de Dieu. Et il me semble qu'on peut dire apres cela, qu'elle a esté annoncée à tous les Peuples de ces païs. Quand il n'auroit pour recompense de tous ses trauaux, que la consolation d'auoir presché Iesus-Christ en vn si bel auditoire, il auroit sujet de se tenir plainement satisfait. Quoy qu'il en soit, son Sermon fut fort bien écouté, pendant lequel, de temps en temps, se faisoient des cris d'aprobation.

Il fallut adioûter vn autre present, pour

purger la Foy, des calomnies qu'auoient fait courir contre elle les ſuppoſts du demon. Et pour leur faire entrer dans l'eſprit ce qu'il leur diſoit, il leur fit paroître vne belle feüille de papier blanc, qui leur repreſentoit l'integrité, l'innocence, & la pureté de la Foy; & vne autre toute gaſtée & charbonnée, où eſtoient écrites les calomnies qui ſe debitoient contre elle; Celle-cy fut lacerée & brûlée à meſure qu'on répondoit & qu'on refutoit ces menſonges; mais auec tant de zele & d'ardeur, accompagné d'vn torrent de paroles ſi puiſſantes, que tous paroiſſoient eſtre bien viuement touchez.

Pour donner vn relief à tout cela, ſuiuoit le preſent des Meres Vrſulines de Kebec, qui s'offroient de grand cœur à receuoir chez elles les petites filles du païs, pour les éleuer dans la pieté, & dans la crainte de Dieu; & puis celles des Meres Hoſpitalieres, qui auoient baſti tout de nouueau vn grand & ſplendide Hoſpital, pour receuoir auec ſoin & guerir auec charité les malades de leur Nation qui ſe trouueroient à Kebec.

Par le dix-ſeptiéme preſent, nous demandions qu'on nous erigeaſt au pluſtoſt vne Chapelle, pour y faire nos fonctions auec liberté, & auec bien-ſeance. Et par le dix-huictiéme, qu'on pourueuſt à ce qui nous ſeroit neceſſaire, pendant que nous trauaillerions chez eux tout l'Hyuer.

Les quatre ſuiuants, eſtoient pour les aſſeurer qu'au Printemps prochain la ieuneſſe Françoiſe viendroit; qu'alors il faudra mettre de bonne heure le canot à l'eau pour les aller prendre; qu'eſtant arriuée, ils feroient vne paliſſade pour la defenſe publique. Et qu'il eſtoit bon dés maintenant, de faire parer la Natte pour receuoir les Algonquins & les Hurons qui ſuiuront les François. A cette nouuelle ſe fit vn cry extraordinairement haut, par lequel ils declarerent leurs ſentiments.

Les deux autres preſents, eſtoient pour complaire aux Onnontagueronnõs, en inuitant les deux autres Nations d'aprocher leurs Bourgs, pour pouuoir mieux participer à l'aduantage du voiſinage des François. Il fallut adiouſter vn preſent

pour les exhorter d'arrester la hache de l'Annieronnon, & vn autre pour r'allier leurs esprits, afin de n'en auoir plus qu'vn.

Le premier des quatre suiuants qui se faisoient pour les Algonquins, les asseuroit, que ces Peuples viendroient le Printemps prochain en ambassade. Le deuxiéme, que quand les François & les Hurons seroient établis, les Algonquins pourront bien les suiure. Le troisiéme, qu'ils voudroient bien reuoir quelqu'vn de leurs neveux captifs. Et le quatriéme, les fit ressouuenir des presents que firent les Ondataouaouat, lors qu'ils élargirent treize prisonniers entre les mains des François de Montreal.

Nous nous trouuasmes obligez de faire encore vn present bien considerable, pour vn ieune François, nommé Charles Garmant, qui est parmy les Oneioutchronnons depuis quelques années; le Pere s'adressant au Chef de cette Nation, luy dit, qu'il auoit trop d'esprit pour ne pas voir ce qui estoit à faire sur cette matiere, qu'il ne vouloit pas luy representer le plaisir qu'il feroit à Onnontio, & à tous les

François de leur rendre leur frere, qu'il voyoit aſſez la ioye que receuroient ſes parens de ſon retour, & qu'il laiſſoit tout cela à ſa prudence.

Par le penultiéme le Pere s'applaniſſoit le chemin, pour marcher teſte leuée, par toutes les Bourgades Iroquoiſes, & leur donnoit la meſme liberté, pour aller par tout le païs des François.

Enfin le dernier preſent fut vne recapitulation de tout ce qui auoit eſté dit, & pour l'inculquer ſi fortement, & ſi auant dans leur eſprit, que iamais plus leurs oreilles ne vinſſent à s'ouurir aux calomnies, que les ennemis du repos public pourroient inuenter.

Le Conſeil finit par les applaudiſſemens reïterez de part & d'autre, auec vne réponſe qui diſoit en deux mots; que le lendemain on répondroit plus amplement.

Il n'eſt pas croyable combien le diſcours du Pere & ſes belles façons d'agir rauirent ces peuples. Quant il eut parlé iuſqu'au ſoir, diſoient quelques-vns, nos oreilles n'auroient iamais eſté pleines, & nos cœurs fuſſent encor reſtez affamez de ſes

de ses paroles. D'autres adioustoient, que les Hollandois n'auoient ny esprit, ny langue; qu'ils ne leur auoient iamais entendu parler du Paradis, ny de l'Enfer: au contraire, qu'ils estoient les premiers à les porter au mal. Les autres declaroient leurs pensées d'vne autre façon, mais tous disoient vnanimement en leur langue, *Nunquam sic loquutus est homo.* Ce qui parut bien en suite; car le premier des deputez d'Oïogoen fut dire au Pere, à l'issuë du Conseil, qu'il auoit passion de le prendre pour son frere, qui est vne marque de la haute confiance parmy ces Peuples.

L'aprés-midy, le Pere s'estant écarté dans vn bois prochain, pour y faire en repos ses prieres: quatre femmes Iroquoises le furent chercher, pour se faire instruire; & auant le soir il y en eut neuf qui firent le mesme, parmy lesquelles estoit la sœur du premier de tous les Capitaines. Quoy qu'il y ait desia des hommes qui fassent profession publique de prier, ils sont pourtant plus honteux, comme ils aduoüerent le soir mesme, lorsqu'estants venus en bon nombre

chez nous, & ayant entendu parler le Pere deux heures durant ſans s'ennuyer, ils confeſſerent à la verité qu'ils croyoient dans le cœur: mais qu'ils n'oſoient pas encore ſe declarer. Qu'au reſte ce qui les portoit à croire, eſtoit en partie la derniere victoire qu'ils auoient remportée ſur la Nation de Chat, leurs ennemis, n'eſtant que douze cent contre trois à quatre mille hommes; & qu'ayants promis deuant le combat, d'embraſſer la Foy s'ils retournoient victorieux, ils ne pouuoient à preſent s'en dedire, apres auoir ſi heureuſement triomphé. En ſuite de ce diſcours, le Pere les fit tous prier Dieu: & vn des Deputez ſe fit par pluſieurs fois repeter la priere, pour pouuoir l'apprendre par cœur.

CHAPITRE VII.

Réponce aux presents des Peres.

LE seizième iour fut encor plus heureux que les precedents, estant destiné pour receuoir réponce à nos presents; mais la plus fauorable, que les plus zelés amateurs de nostre Foy, pourroient souhaiter. Dés le matin, pendant qu'vn de nous Baptize vn enfant malade dans vne cabanne; l'autre apres auoir celebré la saincte Messe en nostre petit Oratoire, y Baptize deux ieunes filles, aportées pour cela par leurs parens. La premiere eut le nom de Marie Magdeleine; en consideration de Madame de la Pelterie, qui porte ce nom, & qui a fait la premiere aumosne pour cette Mission, dés auant mesme qu'elle fust commencée. L'autre, est la fille de cette Teotanharason, dont nous auons desia parlé, & parlerons encor, & dont la cabanne nous sert de Chapelle. Voila

proprement les deux premieres Baptizées auec quelques Ceremonies de l'Eglise. Apres cette saincte action, vers le midy, tous les notables du Bourg s'étants trouuez dans nostre Cabanne, auec les Deputez des autres Nations, & tout ce qu'elle pouuoit contenir de monde : ils commencerent leur remerciement par six airs, ou six chants, qui n'auoient rien de sauuage, & qui exprimoient tres-naïfuement, par la diuersité des tons, les diuerses passions qu'ils vouloient representer. Le premier chant disoit ainsi. *O la belle terre! la belle terre! qui doit estre habitée par les François.* Agochiendaguesé commençoit seul en la personne d'vn Ancien qui tenoit sa place; mais tousiours de la mesme façon, comme si luy-mesme eust parlé, puis tous les autres repetoient, & sa note & sa lettre, s'accordant merueilleusement bien.

Au second chant, le Chef entonnoit ces paroles, *Bonnes nouuelles, tres-bonnes nouuelles.* Les autres les repetoient à mesme ton. Puis le Chef reprenoit, *C'est tout de bon, mon frere : c'est tout de bon que*

nous parlons ensemble, c'est tout de bon que nous auons vne parole celeste.

La troisiéme chanson auoit vn agreément par vn refrein fort melodieux; & disoit, *Mon frere ie te saluë; mon frere sois le bienvenu. Aï, aï, aï, hi: O la belle voix! ô la belle voix que tu as! aï, aï, aï, hi: O la belle voix, ô la belle voix que i'ay, aï, aï, aï, hi.*

Le quatriéme chant auoit vn autre agreément, par la cadence que gardoient ces Musiciens, en frappant des pieds, des mains, & de leurs petunoirs contre leur natte, mais auec vn si bon accord, que ce bruit si bien reglé, mélé auec leurs voix, rendoit vne harmonie douce à entendre; en voicy les paroles. *Mon frere ie te saluë; encore vn coup ie te saluë: c'est tout de bon: c'est sans feintise que i'accepte le Ciel que tu m'as fait voir; ouy ie l'agrée, ie l'accepte.*

Ils chanterent pour la cinquiéme fois, disants, *Adieu la guerre, adieu la hache; iusqu'à present nous auons esté fous, mais desormais nous serons freres: oüy nous seron veritablement freres.*

Le dernier chant portoit ces mots,

C'eſt auiourd'hüy que la grande paix ſe fait. Adieu la guerre, Adieu les armes: car l'affaire tout de ſon long eſt belle; tu ſouſtiens nos Cabannes, quand tu viens auec nous.

Ces chanſons furent ſuiuies de quatre beaux preſents. Par le premier, Agochiendaguesé ayant fait vn grand diſcours, pour témoigner le reſſentiment qu'il auoit de n'eſtre plus qu'vn auec Onnontio, dit, que puis que les Hurons & les Algonquins eſtoient les enfans d'Onnontio, ils deuoient eſtre auſſi les ſiens; c'eſt pourquoy il les adoptoit par les deux premiers preſents qu'il iettoit aux pieds du Pere.

Le troiſiéme & le plus beau de tous ceux qui ont paru icy, eſtoit vn collier composé de ſept mille grains, qui n'étoit rien pourtant en comparaiſon de ſes paroles, C'eſt le preſent de la Foy, dit-il, c'eſt pour te dire que tout de bon ie ſuis Croyant; c'eſt pour t'exhorter à ne te point laſſer de nous inſtruire: continuë de courir par les Cabannes: prends patience, voyant noſtre peu d'eſprit pour aprendre la Priere: En vn mot mets nous-la bien auant dans la teſte & dans

le cœur. Là-dessus, voulant par vne ceremonie extraordinaire, faire éclater son ardeur, il prend le Pere par la main, le fait leuer, le mene au milieu de toute l'assistance, se iette à son col, l'embrasse, le serre, & tenant en main le beau collier, luy en fait vne ceinture, protestant à la face du Ciel & de la terre, qu'il vouloit embrasser la Foy comme il embrassoit le Pere, prenant tous les spectateurs à témoins, que cette ceinture, dont il serroit si étroitement le Pere, estoit la marque de l'vnion étroite qu'il auroit desormais auec les Croyants. Il adiouste protestations sur protestations, & serments sur serments, de la verité de sa parole.

Le Pere fait redoubler les cris d'aprobation autant de fois que ce Chef promettoit vouloir croire. N'estoit ce pas là vn spectacle capable de tirer les larmes aux plus endurcis, de voir le premier d'vne Nation infidelle, faire profession publique de la Foy, & tout son Peuple luy applaudir dans cette action? Ie prie tous ceux qui liront cecy d'éleuer leur cœur à Dieu pour ces pauures Barbares.

Le quatriéme & dernier present, estoit peu à comparaison du precedent; aussi n'estoit-il que pour asseurer le Pere que la chaudiere de guerre contre la Nation de Chat estoit sur le feu; qu'on iroit à cette expedition vers le Printemps, & que le lendemain on congedieroit les Ambassadeurs Hurons, leur donnant pour escorte quinze des plus apparents du Païs.

Apres que ce Capitaine eût acheué de parler, le Chef des Deputez d'Oiogoen se leue, & prend la parole, faisant vn remerciement d'vne bonne demy-heure, auec grande eloquence, & bien de l'esprit. Le suiet de son compliment, fut que luy & toute sa Nation, se tenoient extremément obligez à Onnontio, de ce qu'il leur auoit fait l'honneur de son adoption; qu'ils ne derogeroient iamais à cette belle qualité, & ne degeneroient pas d'vne si illustre adoption. Qu'au reste toute éclatante qu'elle fust, elle luy estoit honorable, puis que ny luy ny les siens, n'auoient iamais esté adoptez que par des gens d'apparence; mais qu'Onnontio mettoit le comble à toute

la gloire qu'ils tiroient de ses autres parents & alliez. Et pour faire paroistre la ioye que receuoit le Deputé de cette gloire, il éleua vn chant aussi agreable que nouueau. Tous les assistans chantoient auec luy, mais d'vn ton different, & plus pesant, frappant leur natte en cadence, pendant quoy cét homme dansoit au milieu de tous, se demenant d'vne étrange façon, & n'épargnant aucune partie de son corps, de sorte qu'il faisoit des gestes des pieds, des mains, de la teste, des yeux, de la bouche, s'accordant si bien, & auec son chant & auec celuy des autres, que cela paroissoit admirable. Voicy ce qu'il chantoit, *A, a, ha, Gaïanderé gaïanderé*, c'est à dire proprement en langue Latine, *Io, io triumphe.* Et en suite, *E, e, he, Gaïanderé, gaïanderé, O, o, ho, Gaïanderé, gaïanderé.* Il expliqua ce qu'il vouloit dire par son *Gaïanderé*, qui signifie chez eux chose tres-excellente. Il dit donc que ce que nous autres nous appellons la Foy, se deuoit nommer chez eux *Gaïanderé:* & pour mieux signifier cela, il fit le premier present de pourcelaine.

Le ſecond eſtoit de la part de l'Onncioutchronnon, pource qu'eſtans eux deux freres iumeaux, il ſe croyoit eſtre obligé de faire auſſi à Onnontio des remerciments de la part de ſon frere, qui auoit eu pareillement le bon-heur de ſon adoption.

Par le troiſiéme, il aſſeuroit que le preſent que nous auions fait le iour precedent, pour r'allier les eſprits des Anniehronnons auec les quatre autres Nations, auroit ſon effet.

Le quatriéme nous fut bien agreable, par lequel il faiſoit proteſtation, que non ſeulement le Pere; mais encore ſes deux enfants, ſeroient tous de bons Croyants, il vouloit dire, & que l'Onnontagueronnon, qui eſt le pere, & Oïogoen, & Onneiout, qui ſont ſes enfants, embraſſeroient la Foy.

Par le cinquiéme, il prenoit pour ſes freres, les Hurons & les Algonquins. Et par le ſixiéme, il aſſeuroit que les trois Nations ſe ioindroient enſemble, pour aller querir les François, & les Sauuages qui voudront venir en leur Païs au Printemps prochain.

Il fallut répondre à tout cela : comme le Pere fit en deux mots, & deux presents ; dont l'vn estoit pour reparer les bresches qui auoient esté faites en nôtre Cabanne, par l'affluence du peuple, qui la remplissant tout le iour, ne se pouuoient saouler de nous voir. L'autre pour nettoyer la natte sur laquelle se tiendront desormais les Conseils de leur Païs auec les François & leurs Alliez.

Cette belle iournée fut terminée par l'instruction d'vne vingtaine de personnes de ce Bourg, qui se presenterent de nouueau pour prier.

Le dix-septiéme, apres que nous eusmes celebré la saincte Messe, on nous mena pour prendre les mesures d'vne Chapelle. Elle fut bastie le lendemain, & par bon presage, ce fut le iour de la Dedicace de l'Eglise saint Pierre & saint Paul. Il est vray que pour tout marbre & pour tous metaux p retieux, on n'employa que de l'écorce. Si-tost qu'elle fut construite, elle fut sanctifiée par le Baptesme de trois enfans, à qui le chemin du Ciel fut aussi bien ouuert sous ces écorces, qu'à ceux qui sont soustenus

ſur les fonds dont les voûtes ſont d'or & d'argent.

CHAPITRE VIII.

Les premiers fruicts recueillis en cette Mission.

LE vingt-troiſiéme du meſme mois de Nouembre, le Pere parcourant les Cabannes, rencontra vne Ame, qui a bien des marques de ſa predeſtination; c'eſt la ſœur d'vn des principaux Capitaines d'icy; laquelle n'eût pas pluſtoſt entendu parler de noſtre Foy, qu'elle voulut mettre toute ſa famille en eſtat de ſalut, priant le Pere de Baptizer ſur l'heure ſa petite fille, & d'aller au pluſtoſt à quelques cabannes champeſtres, qui ſont de ſa famille, pour y Baptizer ſes autres enfants. Le Pere promit d'executer le tout dans peu de temps.

Le vingt-quatriéme, le Pere fut fort ſollicité de la meſme grace, pour la gran-

de mere de Teotonharaſon ; c'eſt la plus aagée de tout le Païs ; Les plus vieux diſent, que lors qu'ils eſtoient enfants, celle-cy eſtoit deſia vieille, & auſſi ridée qu'elle paroiſt ; de ſorte qu'elle paſſe de beaucoup cent ans. Dieu ſans doute luy a conſerué vne ſi longue vie, pour la mettre en poſſeſſion de celle qui ne finit point. Le Pere luy ayant fait voir l'Image de noſtre Seigneur, elle en fut ſi rauie, qu'apres l'auoir bien conſiderée, elle dit tout bonnement à celuy que l'Image repreſentoit : Prends courage, ne m'abandonne pas, & donne-moy ton Paradis apres ma mort : prends courage, ne nous quittons point. Nous verrons ſon Bapteſme dans peu de iours.

Nous ne pûſmes refuſer vne charité que nous fiſmes le vingt-cinquiéme, à vne petite orpheline captiue, & morte peu apres auoir receu ce grand Benefice, c'eſtoit pluſtoſt pour condeſcendre au deſir de ſes parents, qui quoy qu'infidelles, demanderent inſtamment que nous allaſſions prier Dieu ſur ſon corps. On ne croiroit pas combien de conſolation ils receurent de nous voir à genoux

aupres du corps mort, & d'entendre qu'estant Baptizée, elle menoit vne vie bien-heureuse dans le Ciel.

Le vingt-huictiéme, premier Dimanche de l'Aduent, se fit le premier Catechisme solemnel dans vne des plus apparentes Cabannes d'Onontagué, nôtre Chapelle estant trop petite. On le commença par les Prieres, que l'assistance fit tout haut; puis le Pere expliqua quelques points de nostre Creance; en suite il fit paroistre quelques Images, pour aider à l'imagination, & faire entrer au cœur la deuotion par les yeux. Il interroge les vns & les autres sur ce qui a esté dit, & recompense ceux qui reüssissent: & pour conclure, on chante quelques motets spirituels. Vne petite poche estant iointe, & s'accordant bien auec la voix des Sauuages, laissa dans tous les esprits vn grand desir de se trouuer encor à de semblables instructions.

Nous ne pûsmes mieux celebrer la Feste de sainct François Xauier, qui a fait tant de Baptesmes, qu'en le conferant la veille à deux des plus anciens du Bourg, & le iour mesme à deux enfants,

& à d'autres pendant toute l'Octaue, en Baptizant iusqu'à quatre par iour; de sorte qu'il semble que ce grand Apostre veuille à present faire en ce bout du monde, ce qu'il faisoit autrefois si abondamment en l'autre.

Le second Dimanche de l'Aduent se continua la Doctrine Chrestienne, comme le premier, auec cette difference, qu'à la fin, le Baptesme fut donné publiquement à la grand'mere de Teotonharason.

Le septiéme de Decembre, mourut la premiere Baptizée de tout le Bourg, c'estoit vne fille d'enuiron vingt ans, qui languissoit depuis long-temps d'vne fiévre ethique quand nous arriuasmes; Dieu la sceut si bien disposer par le moyen des charitez du Pere, qui luy fit prendre quelques remedes, & qui luy portoit souuent de petits raffraischissements, qu'enfin elle demanda le Baptesme, du commencement dans l'esperance de sa guerison; mais elle changea bien de pensée, quand le Pere luy porta nouuelle qu'elle deuoit se preparer pour aller au Ciel, elle le fit comme si toute sa

vie elle euſt veſçu dans le Chriſtianiſme, iuſques-là qu'elle n'auoit de ioye dans ſon mal, qu'en voyant le Pere, qui la conſoloit auſſi de tout ſon poſſible, prenant la natte de cette pauure malade pour cabinet, où il ſe retiroit pour reciter paiſiblement ſon Office & y faire vne partie de ſes autres deuotions; à quoy la malade prenoit vn ſingulier plaiſir. Elle expira doucement pour aller, comme nous preſumons, ſe ioindre à ceux de ſa Nation, qui l'ont deuancée dans le Ciel, quoy qu'elle les euſt preuenuë par le Bapteſme.

Le troiſiéme & quatriéme Dimanche de l'Aduent, ſe fit pareillement le Catechiſme; mais auec plus d'affluence de peuple qu'auparauant. Leur humeur n'eſt pas ſi barbare qu'elle ne s'apriuoiſe, & ne prenne plaiſir aux induſtries dont on ſe ſert pour leur faire gouſter nos Myſteres. Vne bonne femme Huronne entendant expliquer les ioyes que Dieu prepare au Ciel à ſes Elûs; rauie de tant de biens, s'écria, Ah, mon frere, tu me perces le cœur; voila vn coup de glaiue bien penetrant que tu me donnes; le

Pere ſurpris de cette exclamation, luy demande ce qu'elle a. Ce que i'ay, dit-elle, ne le vois-tu pas bien ? i'ay à me plaindre de toy, de ce que iuſqu'à preſent tu ne m'auois pas fait conceuoir ce que c'eſt que du Paradis; c'eſt ce qui m'afflige maintenant, de ce que i'ay ignoré ſi long-temps l'excez du bon-heur que i'eſpere, & l'excez de la bonté de celuy qui me le promet. Vne autre bonne vieille fit paroiſtre de ſemblables tendreſſes; mais d'vne façon differente. Le Pere la trouua ſans la chercher, ou pluſtoſt Dieu conduiſit ſes pas vers elle, lors qu'il penſoit aller à vn autre; c'eſtoit vn fruict tout meur pour le Ciel, qui ne demandoit plus que d'eſtre cueilly; auſſi eſtoit-elle bien malade, quand le Pere la rencontra. Il luy dit, entre autres choſes, qu'il ne regretoit pas tant, de ce qu'il eſtoit venu trop tard pour dõner remede à ſon corps, que pour le ſalut de ſon ame, & qu'ayant veſcu ſi long-temps, elle n'auoit pas encore pû reconnoiſtre l'Autheur de la vie. Là-deſſus, il luy explique quelques points de la Foy, luy fait voir l'Image de Ieſus-Chriſt. La voila deſia Chreſtienne.

Il la fait prier ; elle prie , mais d'vne façon qui faisoit paroistre son cœur sur sa langue : car au lieu que les autres repetent les Prieres apres le Pere , de mesme ton & de mesme voix, elle voulut chanter à chaque mot qu'elle prononçoit, & le fit si doucement , qu'on estoit rauy d'entendre ce Cygne, qui auoit l'ame sur le bord des lévres pour l'enuoyer au Ciel. Aussi mourut elle peu apres son Baptesme. Quelle Prouidence !

La veille de Noël , le Pere prit occasion de faire festin aux principaux du Bourg , pour leur faire entendre ce grand Mystere. Ils l'écouterent fort attentiuement , & vn des fruits du Sermon , fut qu'vn de ces Capitaines vint le lendemain de grand matin à la porte de nostre Chapelle , & là exhortoit ceux qui entroient à bien prier ; puis estant entré luy-mesme , les inuita de nouueau à se bien comporter en cette action , & de bien écouter ce que le Pere disoit. Il ne se presenta pas pourtant pour prier , & luy & la pluspart des anciens font la sourde oreille à la parole de Dieu. Ils inuitent bien le Pere de continuer à instruire la ieunesse:

mais le respect humain, & la prudence de la chair, les tient encore au maillot tout âgez qu'ils sont.

Les songes sont l'vn des grands empeschements qu'ils ayent à leur Conuersion. Il sont tellement attachez à ces réueries, qu'ils leur attribuent tous les grands succez qu'ils ont eu iusqu'à present, & à la guerre & à la chasse. Or sçachant bien que la creance aux songes est incompatible auec la Foy, cela les rend plus opiniastres; veu mesmement qu'ils se persuadent que dés lors que les Hurons ont receu la Foy, & qu'ils ont quitté leurs songes, ils ont commencé à se perdre: & tout leur Païs a tousiours depuis esté en decadence, iusqu'à sa ruïne totale. Le diable suscite encore de faux bruits, par le moyen de quelques Hurons captifs & renegats, qui publient que les robes noires feront icy comme chez eux: que nous prenons par escrit les noms des enfants que nous les enuoyons en France; & que là on leur fait des rayes sur le corps auec du charbon, & à mesure que ces rayes s'effacent, les personnes qui les portent, sont affligées de maladies iusqu'à la mort.

Quoy que cette calomnie ſoit bien groſ-ſiere, & bien ridicule, le diable ne laiſſe pas de s'en ſeruir, pour commencer à nous diſputer la conqueſte que nous faiſons ſur luy. Mais il n'a pû encore empeſcher le concours qui ſe fait aux Prieres tous les matins: & malgré luy, pour mieux ſolemniſer la Feſte de Noël, nous auons donné le nom de cette Feſte à vne bonne Iroquoiſe, qui a demandé le Bapteſme auec inſtance; & celuy de Ieanne à vne autre bien malade, qui ſe traina pourtant iuſqu'à la Chapelle le iour de S. Iean l'Euangeliſte.

Le Pere fut aduerti, mais trop tard, pour l'aller conferer à vne pauure fille captiue de la Nation de Chat, qui fut cruellement maſſacrée par le commandement de ſa Maiſtreſſe, à laquelle elle ne plaiſoit pas, à cauſe qu'elle eſtoit de temps en temps opiniaſtre. Ce fut le vingt-ſeptiéme de Decembre, que ſa Maiſtreſſe ſe mit en l'eſprit de s'en defaire; c'eſt pourquoy ſans beaucoup deliberer, elle donna commiſſion à vn ieune homme de la tuër; Il prend ſa hache, ſuit cette pauure victime, lors qu'elle alloit au bois;

mais il se rauise, & vient faire son coup à la veuë de tout le monde; il la laisse donc retourner, & lors qu'elle estoit à la porte du Bourg, il luy décharge vn coup de sa hache sur la teste, & la iette par terre comme morte: elle n'estoit pas pourtant blessée à mort, si bien qu'elle fut portée dans vne Cabanne prochaine, pour estre pensée: mais comme on eut reproché au meurtrier, qu'il ne sçauoit ce que c'estoit de casser des testes: il retourne, arrache la proye d'entre les mains de ceux qui la tenoiẽt, la traine, & luy décharge d'autres coups, qui luy osterent la vie. Ce meurtre n'estonna point les enfants qui se recreoient là auprés, & ne les diuertit point de leur ieu: tant ils sont desia accoutumez à voir le sang des pauures captifs. Sur le soir, le meurtrier, ou quelqu'autre, fut crier tout haut par les ruës, & par les cabannes, qu'vne telle personne auoit esté mise à mort. Alors chacun se mit à faire du bruit des pieds & des mains: quelques-vns auec des bastons frappoient sur les écorces des cabãnes, pour épouuenter l'ame de la defuncte, & la chasser bien loin. Les Predicateurs de l'Euangile sont

tous les iours dans les meſmes dangers parmy ces Peuples.

Vne bonne Catechumene Iroquoiſe, abhorrant cette cruauté, donna quaſi à meſme temps au Pere des marques de l'amour qu'elle a pour la Foy : car eſtant recherchée par vn des conſiderables du Païs, homme bon guerrier & bon chaſſeur, deux qualitez qui font icy les bons partis; elle luy declara d'abord, que voulant eſtre Chreſtienne, elle ne prendroit point de Mary, qui n'euſt le meſme deſir. Il promet de ſe faire inſtruire : & comme il auoit grande paſſion pour cette femme, il fut trouuer le Pere pour cela; voila de beaux commencements : la Catechumene eſtoit bien-aiſe, en gagnant cét homme à Dieu, de l'épouſer: mais le Pere luy ayant dit, qu'elle ne pouuoit contracter auec luy, pource qu'il auoit deſia vne autre femme, elle luy declara genereuſement, qu'elle ne le prendroit point, puiſque cela eſtoit contre les Loix de la Religion qu'elle vouloit embraſſer.

Vn autre en ſuitte ſe preſente auec les meſmes aduantages, & le meſme empeſ-

chement : elle le rebutte courageusement ; c'estoient là deux rudes attaques pour vne Catechumene. On luy dit qu'elle ne doit donc pas esperer de se marier, puis qu'il n'y a personne dans le Bourg sans femme : qu'elle ne doit plus s'attendre à de si bons rencontres, & qu'elle se va décrier par tout ; elle tient ferme, persistant courageusement dans son premier dessein. Ce qu'elle fit vn mois apres, montre bien de quel cœur elle embrassoit le Christianisme. Vn des principaux Capitaines du Bourg, homme fier & superbe en apparence, la va trouuer vn soir en sa cabanne, pour la solliciter au mal. Cette façon d'agir est si commune parmy ces Iroquois, qu'elle se fait quasi publiquement & sans honte. Cette pauure femme n'eut point d'égard à la condition de ce méchant homme ; elle l'éconduit au commencement auec douceur. Il persiste ; elle le rebute. Il prie, il menace, il se met en colere : la pauure femme le voyant en fougue, s'échappe & s'enfuit dans vne cabanne où estoit le Pere, luy raconte le tout, & fait vne nouuelle protestation de mourir

plustost que de faire chose aucune contre sa promesse. Resister au peché, combattre pour la vertu, c'est la marque d'vne Foy veritable. Cette action luy acquit de l'honneur : chacun disoit qu'elle meritoit d'estre Chrestienne, & qu'elle auoit tousiours mené vne vie fort innocente.

La premiere Baptizée de cette année 1656. eut des assauts aussi rudes, mais d'vne autre façon. C'est cette Teotonharason, qui a si bien commencé, comme nous auons dit, & qui a presché la Foy des premieres dans son País, & qui l'a plantée dans sa cabanne, où les Prieres se font reglement tous les iours, auec grande consolation du Pere. Si elle eust presté l'oreille aux faux bruits que quelques Hurons ont semé contre la Foy, il y a long-temps qu'elle auroit tout abandonné. Dieu a permis pour l'éprouuer, que les choses que les Payens luy ont predites, luy soient arriuées. Aussi-tost que tu seras du nombre des Croyans, luy disoient-ils, tu seras attaquée de maladie; toute ta famille se remplira de malheurs & de miseres. Chose estonnante,

au fort de ses deuotions, lors que nous nous seruions de sa cabanne pour Chapelle, & pour y faire les Catechismes, elle fut prise d'vne méchante maladie, & à mesme temps, on luy apporta nouuelle que sa mere, bonne Catechumene, s'étoit rompu la iambe, la veille mesme que sa grand'mere venoit d'estre Baptizée. Et pour comble de ses mal-heurs, ou de ses benedictions, vn sien petit fils de dix à douze ans, qui n'a rien de sauuage, ny dans son humeur, ny dans sa façon exterieure, qui prie Dieu à merueille, & qui sçait tres-parfaitement tout le Catechisme, fut saisi d'vne fiévre lente, qui le consommoit à veuë d'œil. Tout cela n'ébranle point l'esprit de Teotonharason : les Prieres se continuent dans sa cabanne: elle les fait, quoy que gisante sur sa natte: le pauure enfant tout décharné & tout foible qu'il est, s'aproche tousiours du Pere, quand il faut prier Dieu, & répondre aux demandes de son Catechisme: Enfin cette pauure femme se fit Baptizer le 23. de Ianuier, pour ne pas perdre le fruit de ses souffrances.

CHAPITRE IX.

Quelques guerisons remarquables. Le Pere continuë ses instructions. Les Sauuages obeïssent à leurs songes.

CEux qui auoient predit des afflictions à la famille, dont nous venons de parler, si elle receuoit la Doctrine de Iesus-Christ, croyoient auoir vn grand argument contre la Foy, quand ils virent ces pauures gens à deux doigts de la mort: mais ils ne connoissoient pas la puissance de celuy, *qui deducit ad inferos & reducit*, qui conduit les personnes iusques à l'ouuerture du tombeau, & puis les ramene quand il luy plaist. Dieu enuoye quelquefois des maladies purement pour faire paroistre sa gloire. Celle de Theotonharason estoit de cette nature. Tout le monde la iugeoit incurable. Elle-mesme s'attendoit à la mort. Aussi-tost qu'elle eut

receu le Baptesme, son corps receut ses forces, & fit paroistre que ce Sacrement luy auoit rendu la vie du corps aussi bien que de l'ame. La guerison de son fils fut encore plus miraculeuse. Ce pauure enfant s'en alloit mourant, il ne faisoit que languir; vne fiévre etique le minoit iusques aux os; il nous faisoit grande compassion, ce n'estoit plus qu'vn squelette: & il se trouuoit pourtant aux Prieres tous les iours, auec vne affection & vne deuotion, qui paroissoit sur son visage & en sa parole. Au fort de son mal, le Pere luy donne le sainct Baptesme, de peur qu'il ne meure sans ce benefice. Chose prodigieuse! il ne l'eut pas plustost receu, que comme si la fiévre eut eu peur de ces Eauës sacrées, elle le quitta sur l'heure, pour ne plus retourner. Le voila donc guery, sans ressentir depuis aucun mal: bref, il se porte mieux qu'aucun de ses compagnons.

Nous auons veu encore quelque chose de plus grand. Cette Theotonharason auoit deux Tantes, dont l'vne estoit sur le point de mourir; & l'autre languissoit

d'vne fiévre opiniaſtre, ſans qu'on y pût remedier. Noſtre Neophyte leur dit que le vray remede à leurs maux, eſtoit le Bapteſme : qu'elle & ſon fils, auoient eſté gueris par ce remede. Ces pauures malades font venir le Pere, luy expoſent leur deſir : Le Pere les inſtruit; elles écoutent, *fides ex auditu*, la Foy entre par leurs oreilles; & leur donne des penſées plus fortes de l'Eternité, que de la ſanté. Eſtant bien diſpoſées, le Pere les Baptize, & le Bapteſme les guerit ſoudainement toutes deux, auec l'eſtonnement de tout le monde. Auſſi-toſt qu'elles furent affranchies des maladies de l'ame & du corps, elles publierent par tout les merueilles de Dieu, combattant ceux qui attaquent noſtre Creance, & qui l'accuſent de tous les maux qui arriuent en leur Païs.

Le diable nous oppoſe encore deux autres ennemis; ſçauoir eſt, les ſonges; comme nous auons deſia remarqué, & l'indiſſolubilité du Mariage. On dit aux hommes qu'ils ſeront mal-heureux s'ils mépriſent leurs ſonges : & aux femmes qu'il n'y a plus de mariages pour elles, ſi

elles se font Chrestiennes, pource qu'en quittant vn mechant mary, elles n'en pourront pas prendre vn autre. Dieu sçaura bien triompher, quand il luy plaira, de tous ces obstacles.

Le neufiéme de Ianuier, sur le soir, nous fusmes spectateurs de la plus r'affinée sorcellerie du Païs : c'estoit pour guerir vne malade de nostre cabanne, qui trainoit depuis long temps; le Sorcier entre auec vne écaille de Tortuë en sa main, à demy pleine de petits cailloux ; c'est dequoy ils se seruent pour faire leurs inuentions. Il prend place au milieu d'vne douzaine de femmes, qui doiuent l'aider à chasser le mal ; le voisinage s'assemble pour voir cette superstition, qui n'est autre, sinon que le Magicien frappant de sa Tortuë sur vne natte, & entonnant quelques chansons, les femmes dancent autour de luy à la cadence de son chant & du bruit qu'il fait auec sa Tortuë : vous les voyez remuer pieds, bras, teste & tout le corps, auec tant de violence, qu'elles en suent à grosses gouttes, en peu de temps. Au premier bransle le mal ne fut pas encore

chassé, non plus qu'au second, ny au troisiéme. Ce qui fit prolonger la dance bien auant dans la nuit, pendant laquelle la malade ne laissa pas d'estre autant incommodée qu'auparauant.

Le quinziéme, apres auoir Baptizé en nostre Chapelle vn ieune Huron, nous passasmes vne bonne partie de la matinée à celebrer le sainct iour du Dimanche, faisant prier & enseignant ceux qui venoient, en telle quantité, que nostre Chapelle fut remplie par sept fois. Comme nous leur expliquons nos Mysteres, aussi nous racontent-ils par fois leurs fables. Ils ont vne plaisante réuerie touchant la production des hommes sur la terre. Ils disent qu'vn iour le Maistre du Ciel arrachant vn gros arbre, fit vn trou qui repond du Ciel en terre: & qu'vn homme de ce Païs là, s'estant mis en colere contre sa femme, la ietta dans ce trou, & la precipita du Ciel en terre, sans la blesser, quoy qu'elle fut enceinte de deux enfants, garçon & fille. Or c'est de ces deux Iumeaux que la terre a esté peuplée. Que l'esprit de l'homme est tenebreux, quand il marche sans le flambeau de la Foy.

La calomnie que font courir quelques mauuais Hurons, eſt bien plus dangereuſe. Ils diſent que pour nous venger des torts que nous auons receus des Iroquois & des autres Sauuages, nous en voulons mener au Ciel le plus que nous pourrons, pour les brûler & les roſtir auec plaiſir : & que cette vengeance eſt la ſeule recompence que nous pretendons pour toutes les peines, les ſoins, les miſeres & les trauaux que nous prenons à les conuertir. O qu'il eſt vray que les hommes iugent des autres ſelon leur humeur, & ſelon leurs diſpoſitions.

D'autres qui n'ont pas l'eſprit ſi mal fait que de s'arreſter à ces ſottiſes, diſent que la Foy eſt bonne pour les François, à qui le Ciel appartient ; mais que pour eux ils n'ont pas de ſi hautes pretentions, & qu'ils ſe contentent apres leur mort, de la demeure de leurs Anceſtres. Il y en a qui ne ſont pas maris d'entendre parler du Ciel, des plaiſirs qu'on y promet à ceux qui croyent ; mais ils ne veulent pas qu'on leur parle de la mort, ny de l'Enfer, ny de mépriſer les ſonges, qu'ils reconnoiſſent pour le

grand Demon & le grand genie du Païs, à qui toutes les defferences & tous les ſacrifices ſe rendent, auec vne fidelité qui n'eſt pas croyable, en voicy quelques marques.

Il n'y a pas long-temps qu'vn homme du Bourg d'Oïogoen, vit vne nuit en dormant dix hommes, qui ſe plongeoient en la riuiere gelée, entrant par vn trou fait à la glace, & ſortants par l'autre; à ſon réueil, la premiere choſe qu'il fait, c'eſt de preparer vn grand feſtin, & d'y inuiter dix de ſes amis: Ils y viennent tous; ce n'eſt que ioye, & que réjouïſſances. On y chante, on y dance, & on y fait toutes les ceremonies d'vn bon banquet. Voila qui va bien, dit le Maiſtre du feſtin, vous me faites plaiſir, mes freres, de témoigner par cette ioye, que vous agreez mon feſtin; mais ce n'eſt pas tout, il faut me faire paroiſtre ſi vous m'aimez. Là-deſſus, il leur raconte ſon ſonge, qui ne les eſtonna pas pourtant: car ſur l'heure meſme, ils ſe preſenterent tous dix à l'executer: On va donc à la riuiere, on perce la glace, & on y fait deux trous éloignez l'vn de

l'autre

l'autre de quinze pas. Les Plongeurs se dépoüillent: le premier fraye le chemin aux autres; sautant dans vn des trous, il sort heureusement par l'autre : le second en fait de mesme, & ainsi des autres iusqu'au dixiéme, qui paya pour tous : car il ne pût s'en tirer, & mourut miserablement sous la glace.

Dans le mesme Bourg d'Oïogoen, il se fit l'an passé vne chose qui mit bien en peine tous ses habitans. Vn d'eux auoit songé qu'il faisoit festin d'vn homme, il inuite tous les principaux du Païs, pour venir chez luy entendre vne chose d'importance. Estans assemblez, il leur dit que c'estoit fait de luy, puis qu'il auoit eu vn songe, qu'on n'executeroit pas; mais que sa perte causeroit celle de toute la Nation; qu'il falloit s'attendre à vn renuersement, & à vn debris vniuersel de la terre. Il s'étend bien au long sur cette matiere, & puis donne à deuiner son songe; personne n'en approchoit. Il n'y en eut qu'vn, qui se doutant bien de la chose, luy dit, Tu veux faire festin d'vn homme, tiens, prend mon frere que voila, ie le mets entre tes mains

pour eſtre preſentement couppé en morceaux, & mis dans la chaudiere. La frayeur ſaiſit tous les aſſiſtans, excepté celuy qui auoit ſongé: qui repliqua que ſon ſonge demandoit vne femme. La ſuperſtition fut iuſques-là, qu'on para vne fille de toutes les richeſſes du Païs, de braſſelets, de colliers, de couronnes, & de tous les ornements ordinaires aux femmes; comme autresfois on paroit les victimes qui deuoient eſtre immolées: & de vray cette pauure innocente, qui ne ſçauoit pas pourquoy on la faiſoit ſi iolie, fut menée au lieu deſtiné pour le ſacrifice. Tout le peuple s'y trouue pour voir ce ſpectacle ſi eſtrange. Les conuiez prennent leur place; l'on fait paroiſtre au milieu du cercle cette victime publique. On la met entre les mains du Sacrificateur, qui eſtoit celuy-là meſme pour qui ſe deuoit faire le ſacrifice. Il la prend: on le regarde faire: on porte compaſſion à cette innocente: & lors qu'on penſoit qu'il luy alloit décharger le coup de la mort. Il s'écrie; ie ſuis content, mon ſonge n'en veut pas dauantage. N'eſt-ce pas vne grande charité,

d'ouurir les yeux à vn peuple ſi groſſie-rement abuſé.

Non ſeulement ils croient à leurs ſonges, mais ils font vne feſte particuliere du Demon des ſonges. Cette feſte ſe pourroit appeller la feſte des fous, ou le Carnaual des mauuais Chreſtiens : car le diable y fait quaſi faire la meſme choſe, & à meſme temps. Ils nomment cette feſte HONNONOVARORIA. Les Anciens la vont proclamer par les ruës du Bourg. Nous en viſmes la ceremonie le vingt-deuxiéme de Février de cette année 1656. Auſſi-toſt que cette feſte fut intimée par ces cris publics, on ne voyoit que des hommes, des femmes & des enfants, courir comme des fous, par les ruës & par les cabannes, mais bien d'vne autre façon que ne font les Maſquarades en Europe; la pluſpart ſont preſque tous nuds, & ſemblent eſtre inſenſibles au froid, qui eſt preſque inſuportable à ceux qui ſont les mieux couuerts. Il eſt vray que quelques-vns ne donnẽt point d'autre marque de leur folie, que de courir ainſi demy-nuds par toutes les cabannes; mais d'autres ſont malins : les

vns portent de l'eau, ou quelque chose de pire, & le iettent sur ceux qu'ils rencontrent. D'autres prennent les tisons du foyer, les charbons & les cendres, & les éparpillent ça & là, sans considerer sur qui tout cela peut tomber. D'autres brisent les chaudieres & les plats, & tout le petit mesnage qu'ils trouuent en leur chemin. Il y en a qui vont armez d'espées, de bajonnetes, de cousteaux, de haches, de bastons, & font semblant d'en vouloir décharger sur les premiers venus, & tout cela se fait iusques à ce qu'on ait trouué & executé leur songe, en quoy il y a deux choses bien remarquables.

La premiere est, qu'il arriue quelquefois, qu'on n'est pas assez bon deuin pour rencontrer leurs pensées: car ils ne les proposent pas clairement; mais par énigmes, par mots couuerts, en chantant, & quelques-fois par gestes seulement; si bien qu'on ne trouue pas toûjours de bons Oedipes. Et neantmoins ils ne partent point du lieu, qu'on n'ait rencontré leur pensée; & si l'on tarde trop, si on ne la veut pas deuiner, ou si

l'on ne peut pas, ils menacent de reduire tout à feu & à cendres; ce qui n'arriue que trop ſouuent, & nous l'auons quaſi experimenté à nos deſpens. Vn de ces inſenſez s'eſtant gliſſé en noſtre cabanne, vouloit à toute force qu'on deuinât ſon ſonge, & qu'on y ſatisfiſt. Or iaçoit que nous euſſions declaré au commencemẽt, que nous n'eſtions pas pour obeïr à ces reſueries; il perſiſta neantmoins pendant vne longue eſpace de temps à crier, à tempeſter & faire le furieux; mais en noſtre abſence: car nous nous retiraſmes dans vne cabanne champeſtre pour euiter tous ces deſordres. Vn de nos hoſtes ennuyé de ces cris, ſe preſente à luy pour ſçauoir ce qu'il pretendoit. Ce furieux repart, Ie tuë vn François: voila mon ſonge, qui doit eſtre executé, quoy qu'il en couſte. Noſtre hoſte luy iette vn habit à la Françoiſe, comme les dépoüilles d'vn homme mort: & à meſme temps ſe mettant luy-meſme en furie, dit qu'il veut vanger la mort du François; que ſa perte ſera ſuiuie de celle de tout le Bourg, qu'il va reduire en cendre, commençant par ſa propre ca-

banne. Là-dessus il en chasse & parens & amis, & domestiques, & tout plein de monde, qui s'estoit amassé pour voir l'issuë de ce tintamare. Estant demeuré seul, il ferme les portes, & met le feu par tout. Dans ce mesme instant que le monde s'attendoit de voir toute cette cabanne en flamme; Le Pere Chaumonot venant de faire vne action de charité, arriue. Il voit sortir vne horrible fumée de sa maison d'écorce: on luy dit ce que c'est. Il enfonce vne porte: il se iette au milieu du feu & de la fumée, retire les tisons, éteint le feu, fait doucement sortir son hoste, contre l'attente de toute la populace, qui iamais ne resiste à la fureur du Demon des songes. Cét homme continuë dans sa fureur. Il courre les ruës & les cabannes, crie tant qu'il peut qu'il va mettre tout en feu, pour vanger la mort du François. On luy presente vn chien, pour estre la victime de sa colere, & du Demon de sa passion. Ce n'est pas assez, dit-il, pour effacer la honte & l'affront qu'on me fait, de vouloir tuër vn François logé en ma maison. On luy en presente vn second. Il s'appaise tout

à coup, & s'en retourne chez ſoy auſſi froidement, comme ſi rien ne ſe fuſt paſſé.

Remarquez, s'il vous plaiſt, en paſſant, que comme en leurs guerres, celuy qui a pris vn priſonnier, n'en a ſouuent que les dépoüilles & non pas la vie : De meſme celuy qui a ſongé qu'il doit tuër quelqu'vn, ſe contente bien ſouuent de ſes habits, ſans attenter à ſa perſonne. C'eſt pour cela qu'on donna vn habit de François au ſongeur. Paſſons outre.

Le frere de noſtre hoſte voulut iouër ſon perſonnage, auſſi bien que les autres. Il s'habilla quaſi en Satyre, ſe courant de paille de bled d'Inde depuis les pieds iuſques à la teſte. Il fait accommoder deux femmes en vrayes Megeres : elles auoient les cheueux épars, la face noire comme du charbon, le corps couuert de deux peaux de Loups, elles eſtoient armées chacune d'vn leuier, ou d'vn gros pieu. Le Satyre les voyāt bien équippées, ſe pourmene par noſtre cabanne, chantant & heurlant à pleine teſte. Il monte en ſuite ſur le toict, il y fait mille tours, criant comme ſi tout

eut esté perdu. Cela fait, il descend, s'en va grauement par tout le Bourg, les deux Megeres le precedent, & fracassent tout ce qu'elles rencontrent, auec leurs pieux. S'il est vray de dire que tous les hommes ont quelque grain de folie, puis que *Stultorüm infinitus est numerus*; Il faut confesser que ces peuples en ont chacun plus de demie once. Ce n'est pas encore tout.

A peine nostre Satyre & nos Megeres, s'estoient dérobez à nos yeux; que voila vne femme qui se iette dans nostre cabane. Elle estoit armée d'vne arquebuse, qu'elle auoit obtenuë par son songe. Elle crioit, hurloit, chantoit, disant qu'elle s'en alloit à la guerre contre la Nation de Chat, qu'elle les combattroit, & qu'elle rameneroit des prisonniers. Se donnant mille imprecations, & mille maledictions si la chose n'arriuoit comme elle l'auoit songé.

Vn guerrier suiuit cette Amazone. Il entra l'arc & les fléches en la main, auec vne baionnette. Il dance, il chante, il crie, il menace: puis tout à coup se iette sur vne femme, qui estoit entrée pour

voir cette comedie : il luy presente la baionnette à la gorge : la prend par les cheueux, se contente d'en couper quelques-vns, & puis il se retire, pour faire place à vn Deuin, qui auoit songé qu'il deuineroit tout ce qu'on auroit caché. Il estoit habillé ridiculement, tenant en main vne façon de caducée, dont il se seruoit pour montrer l'endroit où estoit la chose cachée. Il falloit neantmoins que son compagnon, qui portoit vn vase remply de ie ne sçay quelle ligueur, en remplist sa bouche, & la iettast en soufflant, sur la teste & sur le visage, sur les mains & sur le caducée du Deuin, qui ne manquoit point apres cela, de trouuer ce dont il estoit question. Ie m'en rapporte.

Vne femme suruient, auec vne natte qu'elle tend, & qu'elle prepare, comme si elle vouloit prendre du poisson. C'estoit à dire qu'on luy en deuoit donner, parce qu'elle l'auoit songé.

Vne autre met seulement à terre vn hoyau. On deuine qu'elle veut qu'on luy donne vn champ, ou vne piece de terre. C'est iustement ce qu'elle pensoit,

Elle se contenta de cinq fosses à planter du bled d'Inde.

On vint apres cela mettre deuant nos yeux vn petit marmouset; nous le rejettons: on le place deuant d'autres personnes, & apres qu'on eust marmotté quelques paroles, on l'emporta sans autre ceremonie.

Vn des principaux du Bourg parut en tres-pauure équipage. Il estoit tout couuert de cendres ; & parce qu'on ne deuinoit pas son songe, qui demandoit deux cœurs humains, il fit prolonger d'vn iour la ceremonie, & ne cessa pendant ce temps-là de faire ses folies. Il entra dans nostre cabanne, où il y a plusieurs foyers, se met aupres du premier, iette en l'air, & cendres & charbons. Il fait le mesme au deuxiéme & au troisiéme foyer ; mais il ne fit rien au nostre, par respect.

Il y en a qui viennent tout armez, & comme s'ils estoient aux prises auec l'ennemy ; ils font les postures, les cris, & les chamaillis qui se pratiquent entre deux armées qui sont aux mains.

D'autres marchent en bandes, & font

des dances auec des contorſions de corps, qui approchent de celles des poſſedez. Enfin ce ne ſeroit iamais fait, ſi on vouloit raporter tout ce qu'ils font pendant trois iours & trois nuits que dure cette folie, auec vn tel tintamarre, qu'on ne peut preſque trouuer vn moment pour eſtre en repos. Ce qui n'empeſcha pas pourtant, que les Prieres ne ſe fiſſent à l'ordinaire en noſtre Chapelle, & que Dieu ne fiſt paroiſtre ſon Amour enuers ces pauures peuples, par quelques gueriſons miraculeuſes, accordées en vertu du ſainct Bapteſme, dont nous ne parlons pas icy. Acheuons le diſcours commencé, de l'obeïſſance qu'ils rendent à leurs réueries.

Ce ſeroit vne cruauté, & vne eſpece de meurtre, de ne pas donner à vn homme ce qu'il a ſongé : car ce refus ſeroit capable de le faire mourir : de-là vient qu'il y en a qui ſe voyent dépoüiller de tout ce qu'ils ont, ſans eſpoir d'aucune retribution : Car, quoy que ce ſoit qu'ils donnent, on ne leur rendra iamais rien, s'ils ne ſongent eux-meſmes, ou s'ils ne feignent auoir ſongé. Mais ils ſont,

pour la plufpart, trop fcrupuleux, pour vfer de feintife, qui feroit caufe, à leur auis, de toutes fortes de mal-heurs. Il s'en trouue pourtant qui paffent par deffus le fcrupule, & qui s'enrichiffent par vne belle fiction.

Le Satyre dont nous auons parlé cy-deffus, voyant qu'on auoit enleué de chez luy quantité de chofes à noftre occafion, parce que les grands & les petits fongeoient aux François : & comme nous ne voulions pas les écouter, luy nous aimant, leur fatisfaifoit: mais enfin fe voulant recompenfer, il fe mit en l'équipage que nous auons décrit, contrefaifant non feulement le Satyre; mais encore le phantofme, qu'il feignoit luy eftre apparu la nuit, & luy auoit commandé d'amaffer quarante peaux de Caftors. Ce qu'il fit en cette forte. Il fe mit à crier par les ruës, qu'il n'eftoit plus homme, qu'il eftoit deuenu befte brute. Là-deffus les Anciens tinrent confeil, pour faire retourner en fon premier eftre vn de leurs Chefs. Ce qui fut fait auffi-toft qu'on luy euft donné ce qu'il defiroit, & qu'il feignoit auoir fongé.

Vne pauure femme ne fut pas si heureuse dans son songe. Elle courrut iour & nuit, & n'atrapa qu'vne maladie. On la veut guerir par les remedes les plus ordinaires du Païs ; ce sont des vomitoires faits de certaines racines infusées dans de l'eau. On luy en fit tant boire, qu'elle creua sur l'heure, son ventre s'estant fendu pour donner passage à deux chaudronnées d'eau qu'on luy auoit fait prendre.

Vn ieune homme de nostre cabanne, en fut quitte pour estre bien pouldré. Il songe qu'il est enfoüy dans de la cendre. A son réueil, il veut que le mensonge soit vne verité. Il inuite au festin dix de ses Amis pour executer son songe. Ils s'acquittent excellement bien de cette commission. Ils le couurent de cendres depuis les pieds iusques à la teste : ils luy en fourent dedans le nez, & dans les oreilles, & par tout. Nous auions auersion d'vne ceremonie si ridicule : & tous les autres la regardoient auec silence & auec admiration, comme vn grand mystere. Ces pauures gens ne sont-ils pas dignes de compassion? Ie voy bien qu'il

faudra que quelques-vns de nous autres meurent pour des ſonges. Ie me trompe, ce ſera pour Ieſus-Chriſt. Laiſſons ces badineries, qui feroient vn gros volume, ſi on vouloit tout dire.

Le vingtiéme de ce mois de Ianuier, les Anciens en plein Conſeil, firent preſent au Pere d'vn collier de deux mille grains, pour répondre à celuy que nous auions fait touchant la deliurance du ieune François, qui eſt entre les mains des Oïogoenhronnons; c'eſt pour dire qu'ils ſongent ſerieuſement à ſa liberté, & qu'ils eſperent que bien-toſt ils parleroient autrement qu'en pourcelaine.

CHAPITRE X.

Ceremonies pour la Guerre. Et quelques Combats.

NOus viſmes ſur la fin du mois de Ianuier, la Ceremonie qui ſe fait tous les Hyuers, & qui ſert de preparatifs pour la guerre; à laquelle ils s'exhor-

tent les vns les autres en deux façons.

Premierement la chaudiere de guerre, comme ils l'appellent, est sur le feu dés l'Automne, afin que tous les Alliez y puissent mettre quelque bon morceau, qui cuise tout l'Hyuer: c'est à dire, afin qu'ils contribuënt à l'entreprise qu'ils premeditent. La chaudiere ayant bien boüilly iusques au mois de Février, grand nombre de Chasseurs de Sonnontouan & d'Oïogoen, s'estans icy trouuez, firent le festin de guerre, qui dura plusieurs nuits. Ils chantent, ils dansent, ils font mille grimaces, qui seruent de protestation publique de ne reculer iamais dans le combat, & de mourir plustost dans toutes sortes de tourments, que de lacher le pied. A mesme temps qu'ils font cette protestation, ils s'entrejettent des charbons ardens, & de la cendre chaude. Ils s'entrefrappent rudement. Ils se brûlent les vns les autres, pour voir si quelqu'vn aura peur des feux de l'ennemy. Il faut pour lors tenir bon, & se voir rostir par ses meilleurs amis, sans faire paroistre aucun signe de

douleur, autrement on ſe feroit décrier & on paſſeroit pour vn lâche.

Le Pere fut inuité de mettre quelque choſe dans la chaudiere, pour la rendre meilleure. Il leur dit que c'eſtoit bien ſon deſſein, & s'accommodant à leur façon d'agir; Il les aſſeura que les François mettroient de la poudre ſous cette chaudiere. Ce qui leur pleut fort.

La ſeconde choſe qu'ils font tous les Hyuers, pour s'animer au combat, regarde les drogues neceſſaires pour penſer les bleſſez. Et pour cela tous les Sorciers, ou Iongleurs du Bourg, qui ſont les Medecins du Païs, s'aſſemblent pour donner vne energie à leurs drogues, & pour leur inſpirer par cette ceremonie, toute vne autre force qu'elles n'en tirent de la terre:

Le principal des Sorciers ſe tient au milieu des autres, entourez d'vn grand peuple. Puis éleuant ſa voix, il dit qu'il va communiquer aux drogues, ou aux racines, qu'il tient dans vn ſac, la force de guerir toutes ſortes de playes: & là-

deſſus,

deſſus, il ſe met à chanter à gorge dé-ployée, & les autres Sorciers répondent, & repetent la meſme chanſon, iuſques à tant que la vertu s'infuſe dans ces racines: & pour les éprouuer, il fait deux choſes. La premiere, il ſe ſcarifie les lévres, & en fait ſortir du ſang, qu'il laiſſe écouler ſur ſon menton: puis appliquant à la veuë de tout le monde ſa drogue ſur ſes lévres, il ſucce adroitement le ſang qui coule: & le peu-ple voyant ce ſang arreſté, fait vne gran-de acclamation, comme ſi veritablement la drogue auoit ſoudainement guery la playe.

Et pour montrer que ſes remedes ne rendent pas ſeulement la ſanté aux mala-des, mais qu'ils rendent auſſi la vie aux morts. Il fait ſortir de ſon ſac vn petit Eſ-curieux mort, qu'il tient ſecretement at-taché par le bout de la queuë. Il le met ſur ſon bras, chacun le voyant mort, il luy applique ſes drogues, puis tirant la corde le plus ſubtilement qu'il peut, il le fait r'entrer dans ſon ſac, & paroiſtre reſ-ſuſcité aux yeux des ſpectateurs. Il le pro-duit encore, le fait remuer, comme les Iongleurs de France leurs marionnettes.

Il n'y a quaſi perſonne dans cette grande aſſemblée qui ne leue les épaules, & n'admire la vertu des herbes, qui font vn ſi grand miracle. Et en ſuitte de ce grand prodige, le Maiſtre Sorcier s'en va par toutes les ruës, ſuiui d'vne groſſe foule de monde, chantant à gorge déployée, faiſant parade de ſes drogues. Or tout cela ſe fait pour oſter aux ieunes guerriers la crainte d'eſtre bleſſez en guerre : puis qu'ils trouueront vn remede ſi ſouuerain. Ce n'eſt pas dans l'Amerique ſeulement, mais encore en Europe, que les hommes ſemblent prendre plaiſir d'eſtre trompez.

Si ces iongleries ne font impreſſion ſur les eſprits, du moins firent-elles paroiſtre l'an paſſé, vn courage admirable dans le combat qu'ils liurerent à ceux de la Nation de Chat. Voicy la cauſe de cette nouuelle guerre.

Chapitre XI.

L'occasion de la guerre contre la Nation de Chat.

LA Nation de Chat auoit enuoyé trente Ambassadeurs à Sonnontouan, pour confirmer la paix, qui estoit entre eux; mais il arriua qu'vn Sonnontouahronnon fut tué par vn de la Nation de Chat, par quelque rencontre inopinée. Ce meurtre choqua tellement les Sonnontouahronnons, qu'ils mirent à mort les Ambassadeurs, qui estoient entre leurs mains, excepté cinq qui s'euaderent. Voila donc la guerre allumée entre ces deux Nations; c'estoit à qui feroit plus de prisonniers les vns sur les autres, pour les brûler. Entr'autres il y eut deux Onnontagehronnons, qui furent pris par ceux de la Nation de Chat, l'vn s'enfuit, & l'autre, homme de consideration, estant mené au païs pour passer par le feu, plaida si bien sa cause, qu'il fut donné à la

ſœur d'vn des trente Ambaſſadeurs mis à mort. Elle n'eſtoit pas pour lors dans le Bourg, on ne laiſſa pas pourtant de courir cét homme de beaux habits; ce ne ſont que feſtins, & que bonne chere; on l'aſſeure quaſi qu'il ſera r'enuoyé en ſon Païs. Quand celle, à qui il auoit eſté donné, fut de retour, on luy porte nouuelle que ſon frere deffunct va reuiure, & qu'elle ſe prepare à le bien regaler, & à le congedier de bonne grace. Elle tout au contraire, ſe met à pleurer, elle proteſte qu'elle n'eſſuyera iamais ſes larmes, que la mort de ſon frere ne ſoit vangée. Les Anciens luy repreſentent l'importance de cette affaire: que c'eſt pour attirer ſur leurs bras vne nouuelle guerre: elle ne deſiſte point pour cela. Enfin on fut contraint de luy liurer ce miſerable, pour en faire à ſa volonté. Il eſtoit encore dans la réjouïſſance du banquet, quand tout cela ſe paſſoit. On le tire du feſtin, & on le mene dans la cabanne de cette cruelle, ſans luy rien dire. A ſon entrée il fut ſurpris, quand on luy enleua ſes habits. Alors il vit bien que c'eſtoit fait de ſa vie. Il s'écria deuant que de mourir, qu'on alloit

brûler tout vn peuple en sa personne, & qu'on vangeroit cruellement sa mort. Ce qui fut vray: car les nouuelles n'en furent pas plustost portées à Onnontagué, que douze cens hommes bien déterminez se mettent promptement en chemin, pour aller prendre raison de cét affront.

Nous auons desia remarqué que la Nation de Chat porte ce nom, pource qu'il se trouue en leur Païs, vne grande quantité de Chats sauuages, fort gros & fort beaux. Cette Contrée est fort temperée: on n'y voit pendant l'Hyuer, ny glace, ny neige: & pendant l'Esté, on y recueille, à ce qu'on dit icy, des bleds & des fruits en abondance, & d'vne grosseur & bonté extraordinaire.

Nos Guerriers furent plustost rendus en ce Païs-là, quoy que fort éloigné d'Onnontagué, qu'ils ne furent apperceus. Ce qui ietta par tout vne si grande alarme, qu'on abandonne & Bourgs, & maisons; à la mercy du Cônquerant: qui apres auoir tout brûlé, se met à poursuiure les fuyarts. Ils estoient deux à trois mille combatans, sans les femmes & les enfants: qui se voyants

pourſuiuis de prés, ſe reſolurent, apres cinq iours de fuite, de faire vn fort de bois, & là attendre leurs ennemis, qui n'eſtoient que douze cent. Ils ſe retrancherent donc le mieux qu'ils peurent. L'ennemy fait ſes approches, les deux Chefs les plus conſiderables, veſtus à la Françoiſe, ſe font voir pour les épouuenter, par la noüueauté de cét habit, vn d'eux Baptizé par le Pere le Moine: & fort bien inſtruit, ſollicita doucement les aſſiegez de capituler, autrement que c'eſt fait d'eux s'ils ſouffrent l'attaque. Le Maiſtre de la vie combat pour nous, diſoit-il, vous eſtes perdus ſi vous luy reſiſtez. Quel eſt ce Maiſtre de nos vies, répondent ſuperbement les Aſſiegez? Nous n'en reconnoiſſons point d'autres que nos bras & nos haches. Là-deſſus l'aſſaut ſe donne, on attaque de tous coſtez la palliſſade, qui eſt auſſi bien defenduë qu'attaquée; le combat dure long-temps, & auec grand courage de part & d'autre. Les Aſſiegeants font tous leurs efforts pour enleuer la place par force; mais c'eſt en vain: on en tuë autant qu'il s'en preſente. Ils s'auiſerent de ſe ſeruir de leurs canots,

comme de boucliers : ils les portent deuant eux, & à la faueur de cét abry, les voila au pied du retranchement. Mais il faut franchir les grands pieux, ou les arbres dont il est basty. Ils dressent leurs mesmes canots, & s'en seruent comme d'échelles, pour monter par dessus cette grosse palissade. Cette hardiesse estonna si fort les Assiegez, qu'estants desia au bout de leurs munitions de guerre, dont ils n'estoient pas bien pourueûs, notamment de poudre, ils songerent à la fuite: ce qui causa leur ruïne : car les premiers fuyarts ayants esté tuez pour la pluspart, le reste fut inuesty par les Onnontaguehronnons, qui entrerent dans le fort, & y firent vn tel carnage de femmes & d'enfants, qu'on auoit du sang iusqu'au genoüil en certains endroits. Ceux qui s'étoient sauuez, voulants reparer leur honneur : apres auoir vn peu repris leurs esprits, retournerent sur leurs pas au nombre de trois cent, à dessein de surprendre l'ennemy à l'impourueu, lors qu'il seroit moins sur ses gardes dans sa retraite. C'étoit vn bon conseil ; mais il fut mal conduit ; car s'estans effrayez au premier cry

que firent les Onnontaguehronnons, ils furent entierement deffaits. Le Vainqueur ne laiſſa pas de perdre vn bon nombre de ſes gens ; en ſorte qu'il fut obligé de s'arreſter deux mois dans le païs des ennemis, pour enſeuelir ſes morts & penſer ſes bleſſez.

CHAPITRE XII.

Conſeils tenus entre ces Peuples. Rencontre de Hurons. Execution d'v priſonnier. Viſion d'vn Sauuage.

LE cinquiéme de Février arriuent à Onnontagué grand nombre de Chaſſeurs de Sonnontouan, & d'Oïogoen. Le Pere les ſalüa par deux preſents de mille grains à chaque Nation : leur diſant qu'ils n'entroient pas ſeulement dans le païs des Onnontaguehronnons : mais auſſi dans le Païs des François, puis que ce n'eſtoit plus qu'vn Peuple : que la ioye de leur arriuée eſtoit cõ-

mune: & qu'il souhaitoit qu'Onnontio pût voir de si beaux enfants qu'il auoit en ce Pays-là: qu'il en ressentiroit vn contentement tout particulier: qu'au reste il essuyoit par le present qu'il faisoit en son nom, le sang qui restoit encore sur leurs corps, du dernier combat rendu contre la Nation de Chat. Ils respondirent par deux semblables presents: apres quoy, ils se disposerent à leur festin de guerre. Nous nous retirasmes, pour les laisser faire en liberté toute la ceremonie dont nous auons parlé cy-dessus.

Le septiéme, les Anciens du Bourg, firent vn present à ces nouueaux hostes, pour les prier de nous respecter, & de ne se point choquer de nos façons de faire: de ne point trouuer à redire à nos prieres: & de se comporter enuers nous, comme sont obligez de bons enfants enuers leurs Peres.

Parmy ces Chasseurs, il se trouua bon nombre de Hurons Chrestiens qui donnerent bien de la consolation au Pere, luy faisants paroistre comme la misere n'auoit pas esteint la Foy dans leur cœur,

& luy aprenant plusieurs particularitez des restes de cette pauure Eglise Hurõne. Vne bonne femme nommée Gandigoura, estant interrogée si pendant les six ans de sa captiuité, parmy les persecuteurs de la Foy, elle l'auoit conseruée : répondit, qu'elle n'auoit garde d'oublier vne chose qu'elle tenoit plus pretieuse que sa vie. Et se souuenant que depuis son Baptesme, elle auoit eu le bien de Communier huict fois : cette pensée estoit assez forte, pour l'empescher de tomber dans ses premieres erreurs, & pour luy conseruer iusqu'au dernier soûpir, la memoire de sa Religion.

Vne autre, nommée Gannendio, disoit, qu'ayant veu massacrer ses enfants, & ayant receu neuf coups de cousteau, par ordre de ceux à qui elle auoit esté donnée ; elle se consoloit dans la pensée du Ciel, où elle pensoit aller auec ses petits innocens : mais que Dieu luy auoit rendu la vie d'vne façon merueilleuse.

René Tsondihouannen, disoit-elle, qui fut tué à la prise de Rigué, prioit Dieu soir & matin, pendant son escla-

uage : & tous les Samedys, il aduertiſſoit ceux qu'il pouuoit du iour de Dimanche, afin qu'ils le gardaſſent. Il auoit luymeſme Baptizé deux enfants gemeaux de ſa fille Aatio.

Cette meſme Aatio montra bien que la Foy eſtoit profondement grauée dans ſon cœur, puis qu'elle ne chancela iamais au milieu des plus grandes trauerſes, qui la pouuoient ébranler. Au contraire, quoy que chaque iour luy fuſt vn iour funeſte, elle ne laiſſoit pas de le conſacrer à Dieu par ſes prieres, qu'elle continua touſiours auec vne conſtance d'vne Machabée vrayement Chreſtienne. Son fils nommé Tehannonrakouan, ayant eſté tué par les Andaſtogueronnons, il ne luy reſtoit que ſes deux gemeaux dans ſa captiuité; qu'elle porta long-temps ſur ſon dos, ſuiuant les Vainqueurs, ſe conſolant auec cette pretieuſe charge, qui eſtoit les ſeules reliques du debris de ſa grande famille. Mais comme ce doux fardeau l'empeſchoit de marcher auſſi viſte que ſes conducteurs deſiroient; ils maſſacrerent ces deux pauures innocens à la veuë de leur

mere, qui ne laissoit pas de prendre patience, & de se preparer à dauãtage. De vray, vn mal de genoüil luy estant suruenu, le fit enfler si fort, qu'à peine pouuoit-elle se trainer. Ces cruels Barbares ne voulurent pas luy faire la grace de la deliurer de ce monde par vn coup de hache: mais ils la firent passer par le feu.

L'onziéme de Février, arriua vn Deputé de la part d'Onneiout, pour traiter des affaires communes du païs. Il dit au Pere entr'autres choses, que la paix entre les François & les Anniehronnons estoit stable, & si bien cimentée, qu'il n'y auoit rien à craindre de part ny d'autre. Mais ie ne voudrois pas m'y beaucoup fier.

Il fit tenir conseil, & les Deputez des autres Nations s'estant assemblez auec les Anciens du Bourg, le Pere fut inuité de venir prendre place, pour sçauoir quelle estoit la commission de ce Deputé. Il y va, & s'adressant à ceux qui venoiẽt de la part d'Onneïout, & d'Oïogoen, Il leur dit qu'il estoit bien-aise de les voir, & qu'il les exhortoit à l'vnion & à ne point prester l'oreille aux médi-

ſances des enuieux. La concluſion du diſcours, fut vn preſent de mille grains à chaque Nation.

Le Deputé d'Onnejout s'eſtant leué, parut auec vn beau collier à la main, de deux mille grains, qu'il preſenta au Pere, pour eſſuyer le ſang reſpandu par les Anniehronnons, depuis le premier pour-parler de paix: Il en donna vn autre ſemblable, pour le remercier de ce qu'il les auoit pris pour enfants, & pour compatriotes; l'exhortãt d'eſtre vray Pere, non ſeulement de parole; mais d'effet, comme on s'y attendoit bien. Le troiſiéme preſent fut pour encourager le Pere dans l'entrepriſe que luy & Agochiendaguesé auoient ſi heureuſement commencé, & preſqu'acheué. En ſuite pour témoigner ſa ioye d'eſtre adopté par Onnontio; il chanta, & fit chanter ſes compagnons. La chanſon finie, il parla vne grande demy-heure, declarant ſes ſentiments ſur ſon adoption, nommant tous les parents qu'il auoit, & à Kebec, & aux trois Riuieres, & à Montreal. Iamais Farceur ne fit mieux ſon perſonnage que cét homme, ſur tout quand il ſe

mit à entretenir la compagnie pendant plus de deux heures, ſur les proüeſſes de ceux de ſa Nation, repreſentant par geſtes & par paroles, les combats, les attaques, les faits, les victoires, les déroutes, les morts, les viuants, plus agreablement & plus naïfuement, qu'on ne peut s'imaginer.

Sur le ſoir du meſme iour, arriuerent trois Soldats de ce Bourg, qui portoient trois cheuelures, priſes ſur quelques peuples d'autre langue que celle de ces Contrées, & d'vn païs fort éloigné d'icy. Ils amenoient auſſi deux ieunes hommes de la Nation de Chat; bien faits, bien couuerts, puiſſants, & de l'aage de vingt à trente ans. Soit que les Onnontaguehronnons ne les euſſent pas pris de bonne guerre: ſoit qu'ils ſe fuſſent eux-meſme rendus dans le deſeſpoir de pouuoir éuader, Ils ne croyoient pas deuoir eſtre traitez en captifs: & de vray, eſtant arriuez, on les place dans deux familles des plus honorables, pour tenir la place de deux deffuncts. Le plus ieune & le mieux fait, Neveu de l'autre, fut donné au plus grand guerrier du Pays, nommé

Aharihon; Capitaine fameux pour ſes exploits de guerre: mais auſſi ſuperbe, & ſanguinaire que genereux, comme il va faire paroiſtre.

Vn de ſes freres ayant eſté tué depuis peu par la Nation de Chat, on le remplaça par ce nouueau adopté. Ce cruel faiſoit tant d'eſtat de ſon frere, qu'il luy auoit deſia ſacrifié quarante hommes, qu'il auoit fait paſſer par le feu, ne croyant pas qu'il y euſt perſonne qui pût dignement tenir ſa place. Ce ieune homme luy ayant donc eſté donné pour ce meſme ſuiet: il luy donne quatre chiens, pour en faire le feſtin de ſon adoption. Au milieu du banquet, lors qu'il eſtoit en ioye, & qu'il chantoit pour le diuertiſſement des conuiez, Aharihon ſe leue, & dit à la compagnie, qu'il faut que celuy-là expie encore la mort de ſon frere. Ce pauure garçon eſt bien eſtonné à cette parole: il regarde du coſté de la porte pour éuader; mais il eſt arreſté par deux hommes, qui ont commiſſion de le brûler. Le quatorziéme iour de Février, ils commencerent le ſoir par les pieds, qu'on deuoit roſtir

à petit feu iuſqu'à la ceinture, pendant la pluſpart de la nuit : & apres minuit, on luy deuoit laiſſer reprendre ſes forces, & vn peu de repos iuſqu'au point du iour, qu'on deuoit acheuer cette funeſte tragedie. Ce pauure homme eſtant dans les tourments, faiſoit retentir ſes cris & ſes gemiſſements par tout le Bourg : c'étoit vne choſe épouuentable, de l'entendre hurler pendant l'horreur de la nuit : il iettoit de groſſes larmes, contre la couſtume des autres, qui font gloire de ſe voir brûler membre apres membre; & ſans parler que pour chanter : mais comme cettuy-cy ne s'attendoit pas à la mort, il pleuroit & crioit d'vne façon, qui touchoit meſme ces Barbares: ce qui fit que l'vn des parents d'Aharihon, emû de compaſſion, fut pour mettre fin à ſes tourmens, en luy donnant vn coup de couſteau dans le ſein. C'euſt eſté vn coup de grace, s'il eut eſté mortel : cela fut pourtant cauſe, qu'on continua de le brûler ſans s'arreſter, en ſorte qu'il finit ſes peines auec ſa vie auant le iour.

Le dix-ſeptiéme, trois mille grains de pourcelaine, ayants eſté perdus, on

consulte le Deuin, qui se masque le visage, & se cache les yeux, pour voir plus clair, à ce qu'on dit. Il court par les ruës suiuy de la populace: & apres auoir bien couru, il va droit au pied d'vn arbre, où il trouue deux mille grains; il retint le troisiéme millier pour se payer de ses peines; Ce ne sont là-dessus qu'acclamations: c'est à qui luy proposera plus d'enigmes pendant qu'il est en chaleur.

Le vingt-quatriéme, lors qu'on celebroit l'Honnaouaroria, dont nous auons parlé cy-dessus à propos des songes, arriuerent trois Soldats, qui retournoient de la guerre contre la Nation de Chat: pour laquelle ils estoient partis il y'auoit plus d'vn an. Vn d'eux dit à son arriuée qu'il auoit vne chose de tres-grande importance à communiquer aux Anciens. Estant assemblez, il leur raconte qu'étant à chercher l'ennemy, il fit rencontre d'vne Tortuë, d'vne grosseur incroyable; & quelque temps apres, il vit vn Demon en forme d'vn petit Nain, qu'ils disent s'estre desia apparu à quelques autres: ils l'appellent Taronhiaonagui, qui signifie celuy qui tient le

Ciel. Ce Nain, ou ce Demon, parla en ces termes. C'est moy qui tient le Ciel, & qui a soin de la terre; c'est moy qui conserue les hommes, & qui donne les victoires aux combattans; c'est moy qui vous ay rendus les maistres de la terre & les conquerants de tant de Nations; c'est moy qui vous ay fait estre victorieux des Hurons, de la Nation du Petun, des Ahondihronnons, des Atiraguenrek, des Atiaonrek, des Takoulguehronnons, des Gentaguetehronnons. Enfin c'est moy qui vous ay fait ce que vous estes; si vous voulez que ie vous continuë ma protection, écoutez ma parole, & executez mes ordres.

Premierement, vous trouuerez trois François dans vostre Bourg, lors que vous y arriuerez. Secondement, vous y entrerez lors qu'on fera l'Honnaouaroria. Tiercement, apres vostre arriuée, qu'on me fasse vn sacrifice de dix chiens: de dix grains de pourcelaine par chaque cabanne; d'vn collier large de dix rangs; de quatre mesures de graine de tournesol, & autant de febves; Et pour toy, qu'on te donne deux femmes mariées,

qui seront à ta disposition pendant cinq iours. Si tout cela ne s'execute de point en point, ie mets ta Nation en proye à toutes sortes de mal-heurs. Et apres que tout sera fait, ie te declareray mes ordres pour l'aduenir. Cela dit, le Nain disparut. Cét homme raconta aussi-tost sa vision à ses compagnons, qui en virent, à leur dire, vne preuue dés le iour mesme : car vn Cerf s'estant trouué à leur rencontre, il l'appella de loin, & luy commanda de venir à luy. Le Cerf obeït, s'aproche, & vient receuoir le coup de la mort de nostre Visionnaire. Quoy que tout cela ne soit probablement qu'vne fiction de ces trois Soldats, qui ont inuenté cette resuerie, pour couurir leur honte, de retourner si long-temps apres leur depart, sans auoir rien fait : Il est neantmoins certain, que cét homme est autant defait, pasle & abatu, comme s'il auoit parlé au Diable : il crache le sang, & il est si défiguré, qu'on n'oseroit quasi le regarder en face. Les Anciens n'ont pas manqué de faire le sacrifice ordonné, tant ils sont

prompts à obeïr à tout ce qui approche du ſonge.

CHAPITRE XIII.

Depart du Pere Claude d'Ablon d'Onnontagué, pour retourner à Kebek.

NOus eſtions bien en peine, comment nous pourrions faire ſçauoir à KEBEK, l'eſtat où eſtoient icy les affaires; & combien paſſionnement ces peuples deſirent que noſtre établiſſement ſe faſſe au pluſtoſt. Ils le firent paroiſtre pour la derniere fois, en vn celebre Conſeil, tenu le vingt-neufiéme Février, où, entr'autres choſes, ils dirent au Pere, qu'il falloit ioüer de ſon reſte à ce coup; qu'il y auoit plus de trois ans qu'ils eſtoient ſur l'attente de la venuë des François; qu'on les remettoit toûjours d'année en année; qu'ils ſe laſſoient enfin de tant de remiſes, & que ſi la choſe ne ſe faiſoit à preſent, il n'y fal-

loit plus ſonger ; qu'on vouloit rompre tout à fait, puis qu'on vſoit de tant de delay. Ils adiouſterent de plus, qu'ils ſçauoient bien, que ce n'eſtoit pas le commerce qui nous faiſoit venir chez eux; mais ſeulement la Foy, que nous leur voulions publier. Que ne venez-vous donc au pluſtoſt, diſoient-ils, puis que vous voyez tout noſtre Bourg l'embraſſer? On n'a point ceſſé tout cét Hyuer d'aller en foulle dans la Chapelle, pour prier & pour ſe faire inſtruire. Vous auez eſté tres-bien accueillis dans toutes les Cabannes, quand vous y auez eſté pour enſeigner; vous ne pouuez douter de nos volõtez, puis que nous vous auons fait vn preſent ſi ſolemnel, auec des proteſtations ſi publiques, que nous ſommes Croyants. Ils adiouſterent quantité d'autres choſes, pour declarer leurs ſentiments ſur ce ſujet : En quoy certes, la Prouidence de Dieu eſt tout à fait admirable, de diſpoſer de la ſorte des Peuples à le rechercher, qui eſtoient il y a peu de temps les plus grands perſecuteurs de ſon Egliſe : Et ce qui paroiſt inconceuable, ces bonnes gens qui ſont

tant d'instance pour nous auoir, ne sçauent pas comment cela se fait, & d'où leur vient ce grand desir quasi malgré eux. Ils pressent nostre établissement en leur Païs, & se plaignent les vns des autres, de ce qu'ils nous font venir. Les Anciens disent qu'ils ne peuuent pas s'opposer à la ieunesse, qui demande des François: La Ieunesse dit, que les Anciens veulent à cette fois ruïner tout leur païs en nous y appellant: & auec tout cela, & ceux-cy & ceux-là, ne cessent de faire instance sur instance, & de nous menacer d'estre nos ennemis, si nous ne sommes au plustost leurs Compatriotes.

C'est ce qui nous faisoit rechercher toutes les voyes possibles, pour faire sçauoir leurs dispositions à Kebek, & pour haster la venuë des François, de peur de perdre vne si belle occasion. Personne apres tout, ne vouloit entreprendre de remener quelqu'vn de nous à Kebec; de peur de laisser passer la saison de se fournir de Castors, & les prouisions de toute leur année: car nous estions au temps, que toute la Ieunesse

partoit pour la chaſſe. Nous eſtions dans le deſeſpoir de pouuoir faire le voyage, quoy qu'il fuſt abſolument neceſſaire pour noſtre établiſſement. Il y auoit deſia plus de deux mois, que nous vſions de toutes ſortes de machines pour en venir là; mais en vain. Enfin nous nous aduiſaſmes de faire vne neufuaine à ſainct Iean Baptiſte, Patron de cette Miſſion, diſants neuf Meſſes, pour obtenir du iour en vne affaire où nous ne voyons goutte. Et voila, que contre noſtre attente, & contre toute apparence humaine, ſans ſçauoir comment cela s'eſt fait, ny par qui; immediatement apres la neufiéme Meſſe; ie pars d'Onnontagué, accompagné de deux ieunes hommes des plus conſiderables du Bourg, & de quelques autres: à qui, ſans doute, ſainct Iean inſpira l'entrepriſe de ce voyage: auſſi le Chef de l'eſcorte, ſe nommoit Iean Baptiſte; c'eſt le premier Baptizé des Iroquois en pleine ſanté.

Ce fut ſur les neuf heures du ſecond iour de Mars, apres auoir celebré la ſaincte Meſſe, & dit mon adieu au Pays,

par le Baptefme d'vn enfant, à qui ie le conferay, auant mon depart. Nous fifmes cinq lieuës pour cette premiere iournée, d'vn temps de printemps pluftoft que d'hyuer, il fe changea bientoft, & la pluie nous obligea de paffer vn iour & deux nuits, au milieu d'vn bois, dans vne maifon fans portes, fans feneftres & fans murailles.

Le quatriéme de Mars, apres fix petites lieuës, nous giftons au bord du lac, qui fe termine à Tirhiroguen. Cette iournée fut rude, ayant prefque toûjours eu, ou la neige, ou l'eau iufqu'au genoux. Nous paffons encore vn iour & deux nuits en ce fecond gifte : car le Lac que nous penfions trauerfer fur fa glace, commençoit à fe dégeler : mais nous reffentions bien, par le froid de la feconde nuit, que le paffage feroit libre, & le pont folide.

En effet, nous fifmes fur la glace vne grande lieuë & demie; apres quoy, c'étoit vn plaifir de marcher mollement fur la nege; il nous fallut pourtant mettre bien auant dans l'eau, pour paffer vne petite Riuiere, qui auoit refifté à la violence du froid.

Le ſeptiéme de Mars, apres vn leger repos, nous partons le matin, & marchant iuſqu'au ſoir ſans rien prendre : Nous ne peuſmes arriuer à Oeiatonnehengué, que le lendemain vn peu auant midy. Nous eſperions nous pouuoir embarquer ſur le grand Lac : mais quoy qu'il ne fuſt pas gelé, tous les bords eſtoient tellement occupez de monceaux de neges, & de gros glaçons, qu'il ne faiſoit pas bon s'en approcher. Nous fiſmes donc deux petites lieuës ſur le beau ſable : & apres auoir donné la chaſſe à vn nombre incroyable d'Outardes, qui font là leur retraite pendant l'Hyuer, en vn petit mareſcage, nous y faiſons la noſtre pour cette nuit.

Le neufiéme iour nous fut aſſez fâcheux. Nous marchâmes ſur vn Eſtang glacé ; mais touſiours le pied en l'eau, à cauſe que la pluye, qui eſtoit tombée le matin, n'eſtoit pas encore gelée. Nous vinſmes enfin ſur vn beau ſable, ſur les riues du grand Lac : mais nous fuſmes arreſtez par vne Riuiere profonde, dont la glace n'eſtoit pas aſſez forte pour nous porter. On cherche toutes ſortes

de moyens pour la paſſer ; & comme on n'en trouuoit point, mes gens font alte pour deliberer de ce qu'on deuoit faire. Ils paſſent plus de trois heures à trembler de froid, pluſtoſt qu'à conſulter. Vous pouuez croire que i'en auois auſſi ma part. Le reſultat fut de retourner ſur vne partie de nos pas, pour chercher vn endroit propre pour paſſer la nuit. Nous trauerſons donc vn autre Lac, auec la meſme incommodité que le matin ; mais auec cette difference, que nous fuſmes accompagnez d'vne groſſe pluye, qui enfin nous contraignit de nous cacher ſous des écorces.

Le iour d'apres, nous montons vne lieuë au deſſus de l'emboucheure de la Riuiere qui nous auoit arreſté. Nous la trouuions aſſez fortement gelée pour la trauerſer. Mais, ô mon Dieu, que de peine, pour aller reprendre noſtre chemin. Il fallut paſſer au trauers d'vne vaſte prairie pleine d'eau, parmy des neges molles & à demy fonduës, par des bois & par des eſtangs : & apres auoir franchy ces difficultez, il nous fallut mettre trois fois à l'eau pour paſſer les

Riuieres qui ſe rencõtroient. Enfin ayãt cheminé tout le iour, nous trouuaſmes ſur le ſoir, que nous n'auions auancé que trois lieuës dans noſtre route. C'eſt dans les fatigues que Dieu eſt fort : & dans l'amertume qu'on le trouue bien doux.

Nous marchons preſque tout l'onziéme iour ſur la glace du grand Lac, mais touſiours le pied à l'eau, à cauſe du degel, qui faiſoit que noſtre marche n'étoit pas trop aſſeurée : car nous entendions quelquesfois craquer la glace ſous nous; & il falloit que quelques vns des plus hardis marchaſſent deuant, pour ſonder le fort & le foible. Nous ne laiſſions pas pourtant de nous écarter de deux & trois lieuës de la terre, pour abreger le chemin qu'il nous euſt fallu faire, ſi nous euſſions cottoyé les bords du Lac Apres ſept bonnes lieuës, la pluye nous arreſte; elle ne ceſſe ny la nuit, ny le iour ſuiuant, elle redoubla ſi fort la ſeconde nuit, que nous eſtans couchez ſur la terre, nous nous trouuaſmes bien-toſt eſtendus dedans l'eau; noſtre petite cabanne eſtoit deuenuë en peu de temps vn grand eſtang. On ſe leue : on cherche

à ſe placer à ſec. Les vns ſe mettent ſur de petites buttes ; mais ils s'expoſent à l'eau qui tombe du Ciel en abondance, voulant éuiter celle qui eſtoit ſur la terre. Quelques-vns vont chercher vn endroit plus eminent, pour y faire du feu & baſtir vne cabanne ; mais la nuit, la neige & la pluye les en empeſchent. Les plus pareſſeux demeurent iuſqu'au iour en l'eſtat où ils eſtoient, de peur de trouuer pis ; vne nuit ſembleroit bien longue en cét eſtat, ſi Dieu ne l'éclairoit. Quoy qu'il en ſoit, celuy qui auoit plus de patience, eſtoit le mieux couché.

Le iour venu, nous nous viſmes tous trempez, & tous en deſordre. Si fallut-il encore patienter : car le vent, la neige, & la pluye, ſembloient conſpirer enſemble, à nous arreſter en vn ſi mauuais poſte.

Nous le quittons apres deux iours & trois nuits : & ayants fait ſept lieuës ſur la glace, & partie ſur la neige, nous baſtiſſons noſtre hoſtellerie en vn lieu vn peu plus raiſonnable. Nos Sauuages ſe laſſants de viure dans ces fatigues, auec vne nourriture moindre, que ſi nous n'euſ-

ſions eu que du pain ſimplement, & de l'eau, ſe mirent à chaſſer. Ils tuërent vn Cerf, & quelques Chats ſauuages, qui rétablirent nos forces.

Nous partons le ſeiziéme auec vn tres-beau temps; mais l'attrait de la proye eſt trop grand, pour des perſonnes qui en font tout leur bon-heur. Apres deux lieuës de chemin, les vns ſe cabannent, pendant que les autres courent le Cerf. La iournée ne fut pas difficile, puisqu'outre que nous fiſmes peu de chemin, nous en fuſmes quittes pour nous mettre vne fois à l'eau iuſqu'aux genoux.

Tout le dix-ſeptiéme ſe paſſa le pied à l'eau, dans vn temps rude, & par vn chemin affreux; tantoſt il faut grimper ſur des montagnes de neiges, auec les pieds & les mains; tantoſt marcher ſur de gros glaçons; tantoſt paſſer des Marais, puis s'enfoncer dans des broſſailles; abbattre des arbres pour faire des ponts ſur des Riuieres, trauerſer des torrens; s'échaper des precipices; & au bout de la iournée, nous n'auions fait que quatre bien petites lieuës. Enfin pour

reconfort, nous logons dans vne hostelerie, où il n'y a pain, ny vin, ny lict; mais en verité, Dieu y est tout entier.

Le dix-huictiéme, nous fismes six lieuës.

Le dix-neufiéme, iour de S. Ioseph, comme nous poursuiuions nostre route, marchant sur la glace du grand Lac, elle s'ouurit sous l'vn de mes pieds. Ie m'en tiray plus heureusement qu'vn pauure Chasseur Onnontaguehronnon, qui apres s'estre long-temps debattu contre les glaces qui luy auoient manqué, fut abysmé & perdu dedans l'eau, sans que iamais on le pût secourir. Apres auoir éuité ces dangers, nous entrons dans vn chemin extremément difficile. Ce sont des rochers hauts comme des tours, & tellement escarpez, qu'on y marche autant des mains que des pieds. Cela fait, il fallut courrir trois lieuës sans relasche sur d'autres glaces, de peur d'enfoncer; & en suitte passer la nuit sur vn rocher vis à vis d'Otondiata, qui est le passage & le chemin ordinaire pour aller à la Chasse des Castors. Nous fismes vn canot pour trauerser le Lac. Comme nous

estions vingt de compagnie, quelques-vns s'embarquerent les premiers. Approchant de l'autre riue du Lac, ils briserent le deuant de leur batteau contre vne glace: les voila tous à l'eau, les vns attrapant le debris du canot, & les autres la glace qui l'auoit rompu. Ils font si bien qu'ils se sauuerent tous: & apres auoir radoubbé ce Nauire d'écorces; ils nous le renuoyent pour passer apres eux: ce que nous fismes la nuit du vingt & vniéme de Mars. Nous n'auions mangé à nostre disner, que fort peu de racines boüillies dans l'eau claire: si fallut-il nous coucher sans soupper, & sur des cailloux, à l'enseigne des Etoilles, abriez d'vn vent de bise, qui nous glaçoit. La nuit suiuante nous couchasmes plus mollement; mais non pas plus commodement, nostre lict fut la neige, & le iour d'apres, la pluye nous fit compagnie dans vn chemin horrible, par des rochers épouuantables à voir, tant pour leur hauteur, que pour leur grosseur; & aussi dangereux à descendre, que difficiles à monter: on s'entredonne la main les vns aux autres pour les franchir; ils bordent le

Lac, qui n'eſtant pas encore tout deglacé, nous oblige à ce trauail.

Vn Cerf, ſur le matin du vint cinquiéme, nous retarde iuſqu'au midy. Nous fiſmes trois lieuës de beau temps, d'aſſez beau chemin. Nous trouuons bien à propos à noſtre giſte, vn canot, ou pluſtoſt vn arbre entier creuſé, que Dieu ſemble nous auoir mis entre les mains, pour paſſer le reſte du Lac ſans craindre la glace.

Nous nous embarquons le lendemain ſept perſonnes dans cét arbre, & arriuons le ſoir à l'embouchure du Lac, qui ſe termine par vn ſault & par des rapides violents. Dieu nous fit encore icy vne grace bien particuliere, en quittant nôtre arbre, nous fiſmes rencontre d'vn aſſez bon canot d'ecorce, auec lequel nous fiſmes quarante lieuës en vn iour & demy: n'en ayant pas fait dauantage à pied les trois ſemaines precedentes, tant pour l'horreur du temps, que des chemins.

Enfin le trentiéme de Mars nous arriuons à Montreal, eſtant partis d'Onnontagué le ſecond. Noſtre cœur trouua icy la ioye que reſſentent les Pelerins, quand ils arriuent en leur païs. Et Dieu nous

ayant

ayant conserué d'vne façon si particuliere, dans vn si dangereux voyage, nous fait voir qu'il veille plus qu'on ne peut s'imaginer sur le salut des Iroquois. Qu'il en soit beny à iamais.

Vous remarquerez, s'il vous plaist en passant, qu'on a receu des lettres venuës nouuellement de Kebec, par le dernier vaisseau, qui portent, que le Pere Claude d'Ablon, dont nous venons de voir le Iournal, est retourné à Onontagué auec le Pere François le Mercier, Superieur de cette Mission, le Pere René Menard, le Pere Iacques Fremin, le Frere Ambroise Broar, & le Frere Ioseph Boursier: qui vont tous ioindre le Pere Ioseph Chaumonot, demeuré dans le Païs des Iroquois. Ils sont escortez d'vne cinquantaine de braues François, qui ont desia commencé vne bonne habitation au centre de toutes ces Nations. Nous en verrons le succez l'an prochain, Dieu aidant. Les Peres demandent des Ouuriers Euangeliques, & le secours des prieres de tous ceux qui aiment le salut de ces Peuples. Comme les dépenses qu'il faut faire pour soûtenir vne telle entreprise, sont tres-grandes, si ceux qui font profession de contribuer à la Conuer-

ſion des Sauuages, vouloient ſouſtenir cette Miſſion, ils feroient vn grand ſeruice à Dieu. On a Baptizé en diuers endroits depuis quelque temps, plus de quatre cents cinquante Sauuages, petits & grands, nonobſtant les troubles & les obſtacles de la guerre. Si on peut maintenir les Predicateurs de l'Euangile, dans ces Contrées, que i'appellerois volontiers le Païs des Martyrs, on en Baptizera bien dauantage. Fiat, fiat.

CHAPITRE XIV.

De l'arriuée d'vne trouppe d'Algonquins, nommez les Outaouak.

LE ſixiéme iour du mois d'Aouſt de l'année 1654. deux ieunes François pleins de courage, ayant eu permiſſion de Monſ. le Gouuerneur du Païs, de s'embarquer auec quelques-vns de ces Peuples, qui eſtoient deſcendus iuſques à nos habitations Françoiſes, firent vn voyage de plus de cinq cents lieuës, ſous la conduitte de ces Argonautes;

portés, non dans de grands Gallions, ou dans de grandes Rambergues ; mais dans de petites Gondoles d'écorce. Ces deux Pelerins pensoient bien retourner au Printemps de l'an 1655. mais ces Peuples ne les ont ramenez, que sur la fin du mois d'Aoust de cette année 1656. Leur arriuée a causé vne ioye vniuerselle à tout le Païs. Car ils estoient accõpagnez de cinquante canots chargés de marchandises, que les François vont chercher en ce bout du monde. Cette flotte marchoit grauement, & en bel ordre, poussée par cinq cents bras sur nostre grand fleuue, & conduite par autant d'yeux ; dont la pluspart n'auoient iamais veu les grands canots de bois, ie veux dire les Nauires des François.

Ayant mis pied à terre, au bruit estonnant des Canons ; & ayant basty en vn moment leurs maisons volantes, les Capitaines monterent au Fort sainct Louys, pour aller salüer Monf. nostre Gouuerneur, portant leurs paroles en la main ; c'estoient deux presents, qui passent pour des paroles parmy ces Peuples. L'vn de ces deux presents, demandoit

des François pour aller passer l'Hyuer en leur Païs : & l'autre demandoit des Peres de nostre Compagnie, pour enseigner le chemin du Ciel à toutes les Nations de ces grandes Contrées. On leur répondit à leur mode, par des presents, leur accordant tres-volontiers tout ce qu'ils demandoient. Mais pendant que ceux qui sont destinez pour cette grande entreprise, se preparent, apprenons quelque chose de nouueau des deux Pelerins François, & de leurs hostes.

Premierement, il est bon de remarquer que la langue Huronne s'estend bien cinq cent lieuës du costé du Sud : & la langue Algonquine, plus de cinq cents du costé du Nord. Ie sçay bien qu'il y a quelque petite difference entre ces Nations ; mais cela consiste en quelques dialectes, qu'on a bien-tost apprises, & qui n'alterent point le fond de ces deux langues.

Secondement, il y a quantité de Lacs au quartier du Nord, qui passeroient bien pour des Mers douces, & le grand Lac des Hurons, & vn autre qui luy est voisin, ne cedent point à la Mer Caspie,

En troisiéme lieu, on nous a marqué quantité de Nations aux enuirons de la Nation de Mer, que quelques-vns ont appellé les Puants, à cause qu'ils ont autrefois habité sur les riues de la Mer, qu'ils nomment *Ouinipeg*, c'est à dire eau puante. Les *Liniouek*, qui leur sont voisins, sont enuiron soixante Bourgades. Les *Nadouesiouek*, en ont bien quarante. Les *Ponarak*, en ont pour le moins trente. Les *Kiristinons* passent tous ceux-là en estenduë; ils vont iusques à la Mer du Nord. Le Païs des Hurons, qui n'auoit que dix-sept Bourgades dans l'estenduë de dix-sept lieuës, ou enuiron, nourrissoit bien trente mille personnes.

Vn François m'a dit autrefois, qu'il auoit veu trois mille hommes dans vne assemblée, qui se fit pour traiter de paix, au Païs des gens de Mer. Tous ces Peuples font la guerre à d'autres Nations plus éloignées; tant il est vray, que les hommes sont des Loups à l'égard des hommes: & que le nombre des fous est infiny. Ces fous se tuent, se voulant donner la loy les vns aux autres. Patience pour des Barbares, qui ne connoissent pas

Dieu ; mais ceux qui font profeſſion de le connoiſtre, & qui ſçauent qu'il eſt vn Dieu de paix, que ſa demeure eſt dans la paix, & qu'il vent gouuerner les hommes, comme vn Salomon pacifique: ceux-là, dis-je, ſont bien plus coupables. Les Sauuages Chreſtiens demandent pourquoy ceux qui ſont Baptizez, au de-là de la Mer: c'eſt à dire en Europe, ſe font la guerre les vns aux autres, au lieu de les venir ſecourir contre ceux qui les empeſchent d'eſtre inſtruits, & de croire en Dieu paiſiblement, & qui font mourir les Croyants.

Diſons en quatriéme lieu, que ces deux ieunes hommes n'ont pas perdu leurs peines dans leur grande courſe : Ils n'ont pas ſeulement enrichy quelques François à leur retour ; mais ils ont donné beaucoup de ioye à tout le Paradis dans leur voyage ; ayant Baptizé, & enuoyé au Ciel enuiron trois cents petits enfants ; qui ont commencé à connoiſtre, & à aimer & poſſeder Dieu, en meſme temps qu'ils ont eſté lauez dans ſon Sang, par les eauës du Bapteſme. Ils ont reueillé dans l'eſprit de ces Peuples, le ſouuenir des beautez de

noſtre Créance, dont ils auoient eu vne premiere teinture au Païs des Hurons: lors qu'ils alloient viſiter nos Peres qui l'habitoient, ou que quelques-vns de nous autres s'approchoient des Contrées voiſines de leur Païs.

CHAPITRE XV.

Le depart des Algonquins Outouak, & de leur defaite.

PEndant que ces Peuples faiſoient leur petit traficq, trente ieunes François s'équiperent, pour les accompagner iuſques en leur Païs, & en raporter des peaux de beſtes mortes. Ie leur donnay pour guides, dans les voyes de leur ſalut, le Pere Leonard Gareau, & le Pere Gabriel Dreuillettes, anciens Ouuriers Euangeliques, bien verſez dans les langues Huronne & Algonquine. Ils eſtoient rauis de ſe voir choiſis les premiers, pour porter Ieſus-Chriſt dans vn Pays également remply de Croix, de te-

nebres, & de morts. Vn Frere de noſtre Compagnie, nommé Louys le Boëſme, deſira d'eſtre de la partie, pour ſecourir les Peres, auec leſquels ſe ioignirent trois ieunes hommes François, bien reſolus de viure & de mourir auec les Predicateurs de l'Euangile.

Le iour du depart arreſté : cette eſcoüade ſe ioint auec le gros des Sauuages. On met les canots en l'eau, on s'embarque leſtement, on fait ioüer les auirons, & le dernier Adieu ſe dit, à coups de fuſils & de canons. Mais, ô mon Dieu, que les choſes humaines ſont inconſtantes. Tel eſt remply de ioye au matin, qui meurt de triſteſſe auant la nuit.

A peine cette Flotte, compoſée de plus de ſoixante Vaiſſeaux, auoit-elle vogué vne iournée ſur le grand fleuue, qu'elle fait rencontre d'vn Canot, conduit par deux Soldats François, enuoyez par le Gouuerneur des Trois Riuieres, pour donner aduis que l'Iroquois Agneronon, grand ennemy des Algonquins, & des Hurons, eſtoit en campagne, & qu'il ne manqueroit pas de leur dreſſer des embuſches dans leur voyage. En effet, il

s'estoit caché à l'abry d'vne pointe, pour les surprendre au passage; mais il fut trompé pour ce coup: car nos gens redoublant leur courage, firent iouër si fortement & si adroitement leurs auirons, qu'ils passerent promptement à la faueur de la nuit, sans estre apperceus, & arriuerent sains & sauues au Bourg des Trois Riuieres.

Nos trente François, qui s'estoient équipez en vn moment, pour vn voyage de cinq cents lieuës: voyant par l'experience de vingt-huict lieuës qu'ils auoient desia faites, qu'ils n'estoient pas montez de bons Canots, en ayant desia creuē quelques-vns, & que leurs prouisions estoient bien courtes pour vn chemin si long. Que d'ailleurs ils seroient contraints de mettre la main aux armes, si l'Agneronon, auec lequel nous auons vne paix de ie ne sçay quelle couleur, attaquoit leur Flotte, iugerent à propos de remettre la partie au Printemps de l'année suiuante.

Nos deux Peres, qui voyoient bien les dangers où ils s'exposoient: mais qui n'ignoroient pas aussi que le traficq des

Ames qu'ils alloient faire, estoit plus noble que celuy des peaux, que nostre Escoüade Françoise abandonnoit, ne voulurent iamais quitter la partie. Ils s'embarquent auec le Frere, & auec les trois François, qui s'estoient ioints auec eux, méprisans leur vie pour le salut de ces Peuples, ausquels ils s'estoient donnez pour l'amour de Iesus-Christ.

Les voila donc sur les eaux, auec deux cents cinquante Sauuages Algonquins, à la reserue de quelques Hurons, échapez du naufrage de leur ancien Païs. Ils se font Barbares, pour ainsi dire, auec les Barbares, pour les rendre tous enfants de Dieu.

Les Iroquois Agneronons, qui n'étoient qu'enuiron six vingts : voyant que leurs ennemis estoient passez, les suiuent à la sourdine, à force de bras & de rames. Ils marchoient la nuit serrez & sans bruit, se cachant le iour dans les bois, enuoyant des Espions, pour reconnoistre la marche des Algonquins. Ce qu'ils firent bien-tost : car ces pauures gens, quoy qu'auertis de se tenir sur leurs gardes, faisoient par tout vn

grand bruit. Quantité de ieunes gens, qui n'auoient iamais manié d'armes à feu, en ayant acheté des François, prenoient vn singulier plaisir au petit tonnerre que leurs arquebuses faisoient rouler dans l'écho des forests. On dit mesme qu'vn ieune Iroquois, amy de la paix, leur vint donner aduis de marcher en silence, & que ses gens estoient aux aguets, pour les surprendre ; mais ces ieunes étourdis se fiant en leur courage, & en leur nombre, n'auoient des oreilles que pour le bruit qu'ils faisoient eux-mesmes, s'arrestant fort souuent à tirer sur le gibier qu'ils rencontroient.

L'Iroquois prend le deuant, se saisit d'vn poste fort auantageux, au bord de la grande Riuiere, par où les Algonquins deuoient passer. Il se retranche premierement sur vne petite eminence, auec des arbres, qu'ils ont bien-tost mis à bas. Les Sentinelles, qu'il auoit placées en des lieux fort commodes, pour découurir de fort loin sur le grand fleuue, ayans auerty leur Capitaine que la flotte paroissoit : Il iette vn bon nombre de braues Fuseliers dans des ioncs, &

dans de grands herbiers, en vne pointe que nos gens venoient friser. Six Canots de Hurons, & quelques autres Algonquins, precedant le gros d'enuiron cinquante ou soixante pas, s'estant venus ietter dans les pieges sans y penser, receurent vne gresle de plomb, si prompte & si rude, que plusieurs furent tuez, sans sçauoir qui leur auoit donné le coup de la mort. Aussi tost que les Iroquois eurent fait leur décharge, ils sortent de leur embuscade comme des Lyons de leur taniere, se iettent sur ceux qui estoient encore en vie, & les traisnent dans leur fort. Le Pere Leonard Gareau, qui estoit dans cette auant-garde, fut blessé d'vn coup de fusil, qui luy rompit l'épine du dos.

Ceux qui suiuoient, voyant ce beau ménage, prennent les armes, se iettent à terre, courrent apres l'ennemy; mais ils rencontrent bien-tost vn retranchement, ou vn fort qui fait feu de tous costez: Ils l'enuironnent, ils l'attaquent, on en tuë, on en blesse de part & d'autre. L'Iroquois se deffend si bien, que les Algonquins ne le purent enleuer, ny

porter à sortir de son fort pour venir au combat. Il sçauoit bien qu'il n'estoit pas égal en nombre, & que la peau de Lyon luy manquant, il s'estoit fort bien serui de celle du Renard.

Nos gens voyant cela, mettent la main à la hache, font en peu de temps vn fort assez proche de celuy des Iroquois, pour se mettre à l'abry, & se pouuoir vn peu rafraichir. Ils attendoient que les Iroquois quittassent leur Reduit, afin de les pouuoir poursuiure; mais ils se tinrent clos & couuerts. Les Algonquins voyant que la saison les obligeoit de haster leur retour en leur Païs, parlementēt auec les Iroquois, leur font vn present à ce qu'ils décampent : se retirent les premiers, pour leur donner le passage libre. Les Iroquois refusent le present, ils font la sourde oreille, resolus de charger encore nos gens; mais ils furent trompez: car les Algonquins feignant de se vouloir fortifier dauantage, pour attendre le depart de l'Iroquois, firent vn bruit comme d'vn abbatis de bois, à grands coups de hache; & pendant ce tintamarre, les Capitaines faisoient filer

doucement leurs gens dans leurs Canots, à la faueur des tenebres de la nuit. C'est ainsi qu'ils euaderent, laissant dans leur fort le Pere Gabriel Dreuillettes, & son Compagnon, & les trois François qui s'estoient liez auec eux. Le Pere les vouloit suiure; mais pas vn ne les voulut embarquer. Qui veut solidement prescher le Crucifix, ne doit attendre que des Croix.

CHAPITRE XVI.

De la mort du Pere Leonard Garreau.

DAns la déroute du Païs des Hurons, ces pauures Peuples se répandirent de tous costez. Les vns dans la Nation neutre: vne bonne bande se refugia à Kebec, dans le sein des François: & quelques-vns se retirerent au Païs des Algonquins, nommez Ontaouak, dont nous venons de parler. Vne partie de ces pauures fugitifs é-

toient descendus à Kebec auec les Algonquins ; & comme ils auoient connû le Pere Leonard Garreau dans leur ancien Païs, & qu'ils auoient desia receu de luy quelque teinture de nostre Creance, il leur fut bien aisé, inuitant leur ancien Pasteur, de le gagner. Il auoit plus d'enuie de leur prescher Iesus-Christ, qu'ils n'auoient encore de volonté de le receuoir. Il se lia donc auec eux dans la resolution de donner son sang & sa vie, pour l'Euangile. Il voyoit quasi vne mort inéuitable, dans les dangers d'vne entreprise aussi sainte qu'elle estoit penible. Il s'attendoit, ou d'estre massacré en chemin, comme il a esté; ou de mourir de faim dans vn Païs éloigné de cinq cents lieuës des François, ou d'estre mis à mort par le songe d'vn Barbare : toutes ces veuës ne l'effrayoient point.

Ce fut le Mercredy trentiéme d'Aoust de cette année 1656. que les Iroquois estant en embuscade, & faisant vne décharge sur six Canots Hurons, qui marchoient les premiers, comme nous auons dit au Chapitre precedent,

blesserent ce bon Pere à mort. Vne balle luy ayant rompu l'épine du dos, le renuersa dans le Canot qui le portoit. Aussi-tost qu'il fut blessé, les Iroquois le traisnerent comme vn chien dans leur fort : le dépoüillerent tout nud, luy rauissant mesme sa chemise, ne luy laissant qu'vn petit calleçon. Ils le tournoient & retournoient, pour luy arracher la balle du corps. Ils luy presenterent vn breuuage, comme vne medecine, qu'il ne voulut point prendre. Il fut trois iours couché sur la platte terre, baigné dans son sang, sans boire ny manger, sans Medecin, sans Chirurgien, sans autre secours que du Ciel. Enfin ayant esté frappé le Mercredy, ils le porterent le Samedy matin à Montreal, iettant deux méchans petits presens, selon leur coustume ; l'vn pour témoigner qu'ils estoient marris de l'accident qui estoit arriué ; l'autre pour essuyer nos larmes, & appaiser nos regrets. Tous les habitans de Montreal, regardoient & honoroient ce pauure Pere comme vn Apostre, & comme vn Martyr, luy portant compassion iusques au profond du cœur.

Ayant

Ayant fait rencontre en ce lieu du Pere Claude Pijart, Religieux de nostre Compagnie, son ame fut remplie de ioye, & il répandit son cœur dans le cœur de ce bon Pere, qui nous a marqué les particularitez de sa mort. Au moment, dit-il, qu'il fut blessé, il s'écria, *Domine, accipe spiritum meum*, Mon Dieu, retirez mon esprit. *Domine, ignosce illis.* Seigneur, pardonnez-leur. Il dit ingenuëment au Pere, qu'il n'auoit eu, ny dans l'attaque, ny dans sa prise, ny dans les mauuais traitements de ses meurtriers, aucune indignation, ny mesme aucune froideur contre eux; mais au contraire, qu'il ressentoit vn esprit de douceur, & de compassion pour ceux qui luy ostoient la vie. Il dit aussi, que se voyant dépouillé tout nud, il ressentit vne grande ioye, & vne grande satisfaction d'esprit, se voyant mourir dans la nudité de Iesus-Christ, son Maistre. Mais cette ioye sensible ne dura pas long-temps, Dieu voulant acheuer en luy son ouurage, & le purifier entierement, se cacha, & le priua de toute consolation. C'est, disoit il,

la plus grande peine que i'aye ressentie dans tous mes abandonnements, de me voir comme délaissé de nostre Seigneur. Il est vray qu'il me fortifioit en la pointe de mon esprit, par vne conformité amoureuse que i'auois à sa sainte volonté, le remerciant de la faueur & de l'honneur qu'il me faisoit, de donner ma vie pour luy.

Le Samedy qu'il nous fut apporté, il se confessa trois fois fort exactement, & auec vne grande contrition : Il receut le saint Viatique, & en suitte l'Extreme-Onction, répondant auec pieté aux paroles & aux prieres de l'Eglise. Ah! que ie suis indigne des faueurs que Dieu me fait, disoit-il! Ie n'ay qu'vn regret, c'est de souffrir si peu; d'estre trop à mon aise : & de n'auoir pas recherché assez purement la gloire de Dieu. Il reïteroit souuent ces paroles, *Ita Pater, quoniam sic placitum fuit ante te! Fiat voluntas tua.* Oüy, mon Pere, puis que cette mort est agreable à vos yeux, Que vostre volonté soit faite. Il parloit de sa mort comme enchassée dans la mort de Iesus-Christ. Enfin sur les onze heures de nuit du

mesme Samedy, le second iour de Septembre, vne conuulsion l'emporta, nous laissant à tous vne ioye au cœur, & vne douce esperance, que son sang produiroit vn iour des fruicts dignes de la gloire de Dieu. On n'ômit rien pour honorer ses funerailles, & pour luy témoigner l'affection qu'on luy portoit. Son corps fut mis dans le Cimetiere commun, en vn lieu destiné pour les Prestres, sur lequel on pretend de faire vn iour paroistre quelques marques du respect qu'on doit à sa memoire.

I'auois, dit-le mesme Pere, connû tres-particulierement dans le Païs des Hurons, & admiré la haute vertu de cét homme de Dieu. Ie me souuiens qu'hiuernant auec luy l'an 1644. en vn lieu nommé Endarahy, & passant sur vn étang glacé, le quatriéme de Decembre, iour de saincte Barbe, la glace se rompant sous mes pieds, i'enfonçay dans l'eau; luy sans penser au danger, accourut à moy pour me secourir, la glace manquant sous luy, aussi bien que sous moy, nous nous vismes tous deux à deux doigts de la mort; mais ayant fait vn

vœu en l'honneur de la Sainte, dont nous honorions la memoire, elle procura nostre déliurance : ce que i'attribuay à ses merites.

Il fit l'Esté suiuant vn voyage auec moy au Païs des Nipisiriniens, où les fatigues que son zele luy faisoit souffrir, le ietterent dans vne maladie que nous croyïons tous estre mortelle: mais Dieu luy reseruoit vne mort plus genereuse.

I'ay particulierement remarqué & honoré en luy, vn grand respect, & vne attention exacte en toutes les choses de deuotion. Vne humilité qui me confondoit, cherchant en toutes rencontres la soûmission, & le mépris. Vn amour ardent & vn infatigable zele du salut des ames, qu'il a augmenté apres dans les diuerses Missions où il a esté employé. Il aimoit de cœur & d'affection la saincte Vierge, qui comme ie croy, luy a procuré vne mort si glorieuse.

Voicy comme en parle vn autre Pere, à qui son ame estoit assez découuerte. Nous auons appris ce soir quatriéme de Septembre, l'heureuse mort du Pere Leonard Garreau, homme vrayement

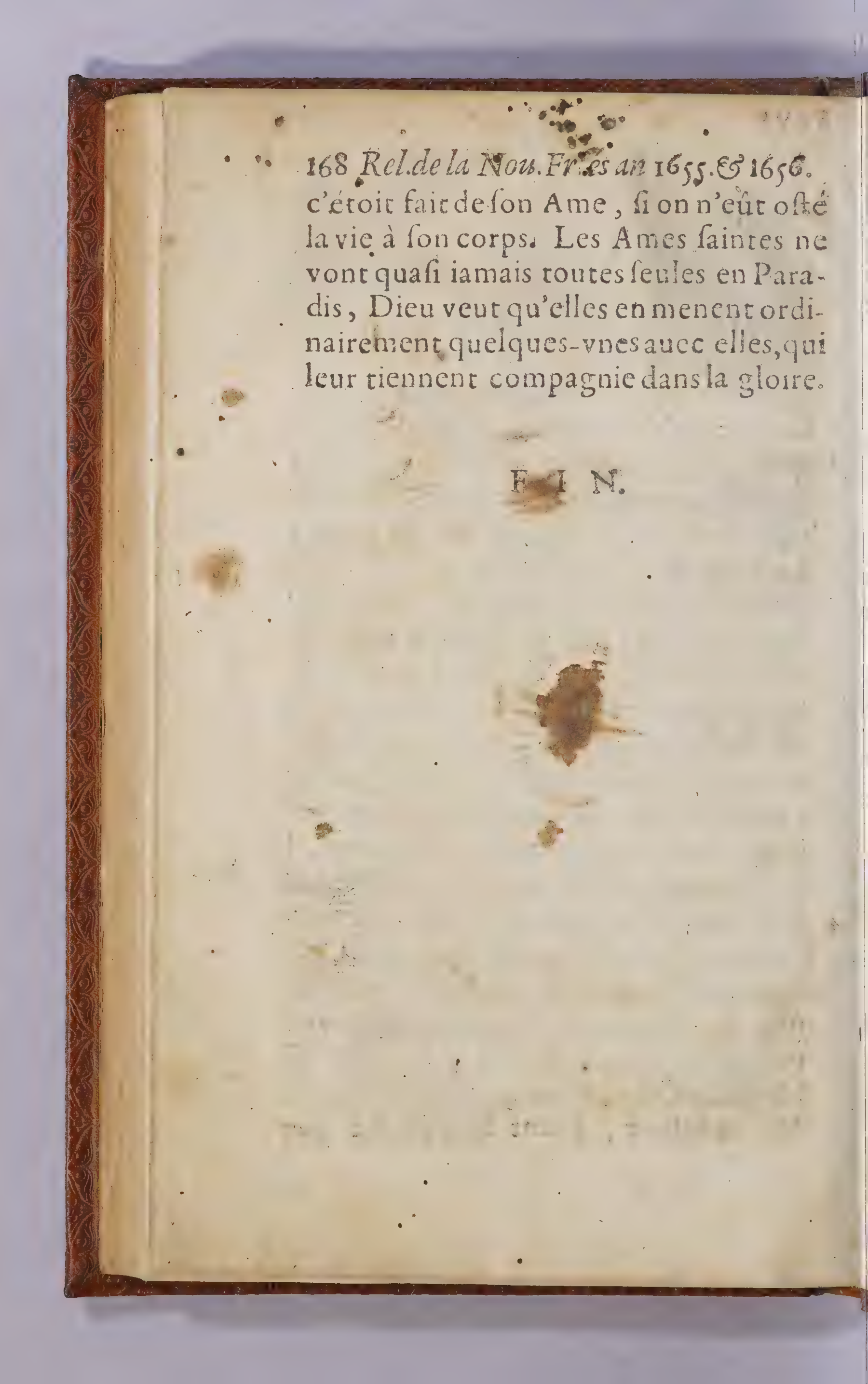
ſelon le cœur de Dieu, d'vne humilité tres-rare dans de tres rares talens, qu'il a touſiours cachez: D'vn zele, & d'vne ferueur ſi efficace, qu'il penetroit les cœurs de ceux auec qui il conuerſoit: D'vne obeïſſance à tout faire, & à ne rien faire, eſtant content de tout. Detaché entierement des creatures, & attaché inuiolablement à Dieu, qu'il aimoit en eſprit & en verité. Il eſtoit remply de ſolides ſentimens de la Foy, & pour l'ordinaire ſans aucun gouſt ſenſible; ce qui n'empéſchoit pas qu'il ne fuſt tres exact à tous les deuoirs de la veritable deuotion. Il y a enuiron dix ou onze ans, qu'eſtant malade à la mort, ſelon l'opinion de nos Medecins, qui l'auoient abandonné, i'eus la conſolation de penetrer dans les plus ſecretres penſées de ſon cœur; ce n'eſtoit qu'vn perpetuel amour, vn abandon total de ſoy-meſme aux volontez Diuines, auec tant de ferueur, auec vne force d'eſprit ſi vigoureuſe, auec des tranſports d'vne ame ſi remplie de Dieu, qu'il n'appartenoit qu'à ſon eloquence de les exprimer; ce qu'il faiſoit, à la verité, fort energique-

ment ; mais auec des sentiments de soy-mesme aussi humbles & aussi profonds, que ses hautes vertus estoient releuées. Et depuis ces dix ans là, il a esté toûjours croissant dans ce double esprit d'humilité & d'amour.

Disons pour conclusion, que l'amour & le zele des Ames, ont esté son veritable caractere. Ce zele luy a fait quitter le monde pour entrer en nostre Compagnie. Il luy a fait abandonner ses parents, ses amis, & sa patrie, pour se ietter dans le Canadas, non parmy des Roys & des Princes, ou parmy des Peuples bien policez ; mais parmy des Barbares, dans le milieu des forests, où la nourriture n'est quasi pas capable de sustenter la vie ; mais seulement d'empescher la mort. Enfin le zele a esté son element, pendant son sejour en ce nouueau Monde, & le dernier air qu'il a respiré à sa mort. A mesme temps que les Iroquois l'eurent blessé, & traisné dans leur Fort, s'oubliant de sa nudité, méprisant les playes qui luy causoient la mort, il se traisna vers quelques Captifs Hurons, qu'il auoit engendrez à Iesus-

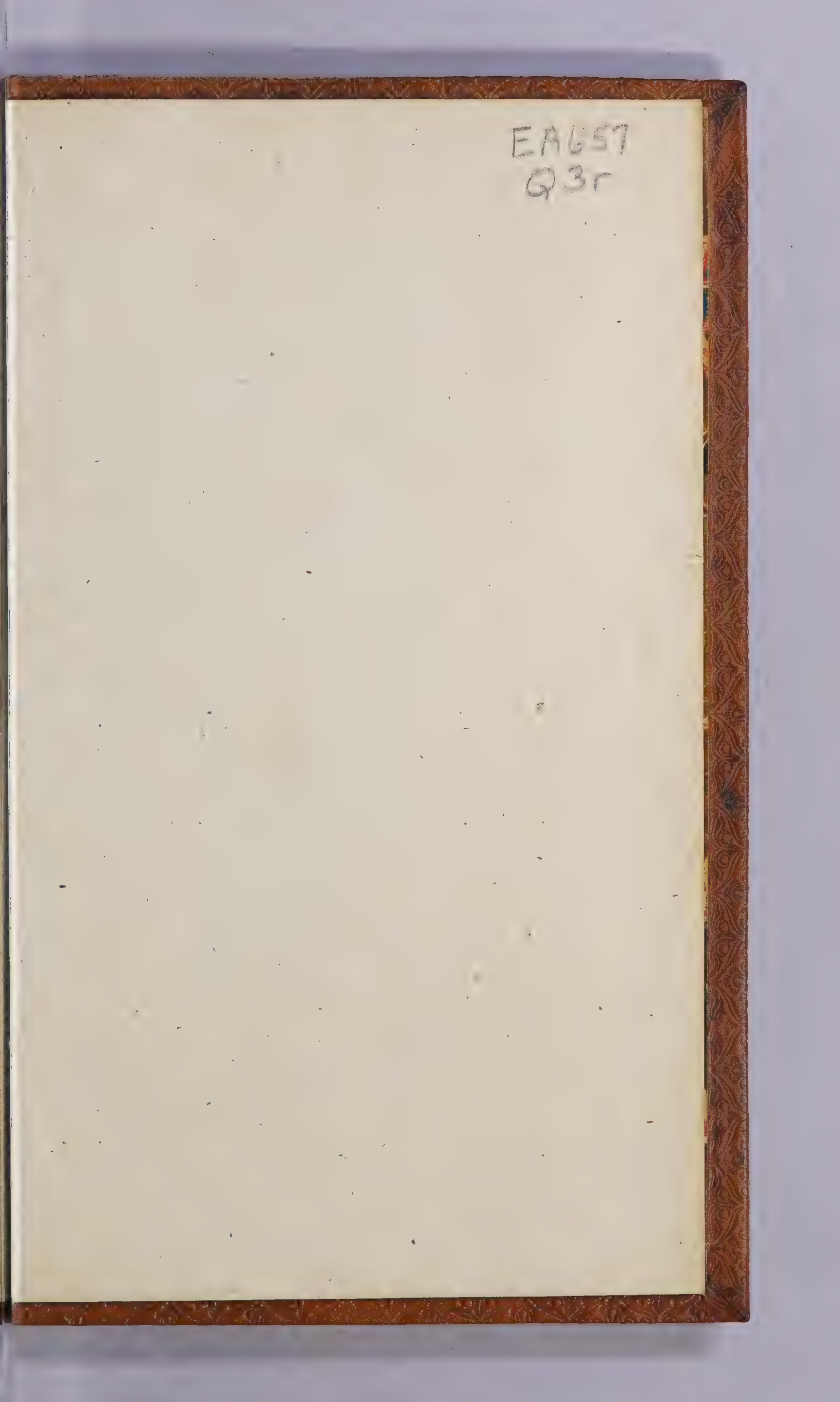
Christ par les Eaux du Baptesme. Il leur parla d'vne voix, à la verité languissante; mais pleine de feu, pleine d'amour, pleine de sang. Il les anima à souffrir constamment pour Dieu, les tourmens qu'il sçauoit bien leur estre preparez, les asseurant qu'ils se verroient bien-tost au Ciel, s'ils perseueroient dans la Foy qu'ils auoient embrassée. Enfin les ayant oüis en confession, il les purifia dans le Sacrement de Penitence.

Puis ayant ietté les yeux sur vn ieune François, qui par vn dépit remply de rage & de trahison, s'estoit ietté parmy les Iroquois : Il l'appelle, luy gagne le cœur, luy fait voir l'enormité de son crime; il tire des regrets & des larmes de ce perfide, luy fait confesser tous ses pechez, & en luy donnant l'absolution, il le dispose à la mort, qu'il ne croyoit pas si voisine. Vn Iroquois l'ayant découuert aux François de Montreal, il fut pris & mené à Kebec, & condamné au dernier supplice, qu'il supporta auec vne resignation qui rauit tout le monde. Il benissoit Dieu, de ce qu'il auoit esté pris & condamné, disant hautement que



c'étoit fait de ſon Ame, ſi on n'eût oſté la vie à ſon corps. Les Ames ſaintes ne vont quaſi iamais toutes ſeules en Paradis, Dieu veut qu'elles en menent ordinairement quelques-vnes auec elles, qui leur tiennent compagnie dans la gloire.

FIN.


EA657
Q3r

